



LE JOURNAL

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 130 est, rue Sainte-Catherine (suite 44), Montréal
Case postale 20, Station "N" — Tél. *Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

25 novembre 1944

Aussi longtemps
que les choses iront
systématiquement
mal, je continuerai
systématiquement
à dire qu'elles ne
sont pas bien —

Henri ROCHEFORT

UN PEU DE BON SENS

J'écris ces lignes au moment où s'ouvre, à Ottawa, l'une des sessions les plus importantes de notre histoire politique. Que décidera la majorité des représentants du peuple? On le saura demain. Chose certaine, des décisions graves seront prises. Quelles qu'elles soient, elles lieront la nation canadienne collectivement et individuellement, sans distinction de "race", de langue, de province ou de credo.

Le premier ministre, M. King, posera la question de confiance au sujet de la conscription. Il est possible qu'il conserve l'appui du plus grand nombre des députés libéraux... grâce au bloc québécois: il n'est pas impossible non plus qu'il soit battu en Chambre ou du moins que sa majorité soit si réduite qu'il y trouve l'équivalent d'une défaite. Dans l'un et l'autre cas, il faudra, croit-on, dissoudre le Parlement et recourir aux urnes.

Nous aurions donc des élections à brève échéance. Que le brûlant problème du recrutement ait sa solution finale dans un vote du Parlement ou dans un vote de toute la nation, un seul et même devoir s'imposera ensuite à chacun des Canadiens: la soumission. Si le régime du volontariat triomphe, il ne restera plus aux partisans de la conscription qu'à s'incliner: si par contre le régime conscriptionniste l'emporte, il ne sera plus permis de s'y soustraire, et les plus farouches anticonscriptionnistes ne pourront plus continuer leurs campagnes sans violenter la lettre et l'esprit de toute constitution démocratique.

En démocratie, ce sont les décisions de la majorité qui comptent. Autrement, c'est le désordre ou la dictature, désordre des factions refusant de se soumettre à la seule autorité suprême, dictature résultant de ce désordre même, car dès l'instant où la loi est insuffisante à protéger les gens ou à faire respecter la volonté populaire, la politique du bras de fer apparaît.

Vérités banales! direz-vous. Pas si banales que ça. Trop de gens ont l'impression, chez nous, que leurs désirs, leurs préjugés, leurs prétendus principes, doivent prévaloir contre le reste de ce pays; que les lois et règlements fédéraux ne les lient pas pour l'unique raison qu'ils ne leur plaisent pas; qu'une seule province possède une sorte de droit de veto contre les décisions des huit autres provinces de la confédération.

Je veux m'adresser ici aux ultra-nationalistes de langue française. Je leur dirai d'abord, pour calmer leurs appréhensions, que je regrette autant et plus qu'eux-mêmes que la province de Québec soit devenue le bouc émissaire des partis politiques. Bien qu'il y ait près de 50,000 "zombies" en dehors de notre province, sur un total d'environ 70,000, on dira que c'est elle, et elle seulement, qui n'a pas voulu marcher; bien que les notres aient fourni au volontariat un nombre surprenant de recrues, étant données les circonstances, les lacunes de l'éducation et les multiples campagnes de sabotage, on dira que nous n'avons rien fait pour gagner la guerre et pour mériter des privilèges en temps de paix; bien que le parti extrémiste, anticanadien et antidémocratique, le Bloc populaire, ait été écarté aux dernières élections provinciales, on nous accusera de déloyauté.

Mais il reste ceci que nos ultra-nationalistes parlent et agissent comme si la majorité des représentants du peuple canadien et même la majorité de la nation canadienne ne liaient pas la province de Québec. Je veux dire — pour être plus franc et plus concret — que le Parlement, en tant que législateur et porte-parole du peuple, ou la nation, s'exprimant à la pluralité des voix, lient, en droit et en fait, tous les Canadiens. Qu'on me pardonne de répéter, d'insister là-dessus, il le faut. Je voudrais entrer cette vérité-là à coups de marteau dans tous les cerveaux. Et Dieu sait combien il y en a de durs!

Supposons que, par suite du vote clairement exprimé de la majorité de l'électorat, la conscription pour service outre-mer, devienne loi: ou bien nos ultra-nationalistes parcourent les villes et les campagnes pour soulever les masses, et alors c'est la négation absolue du premier droit et du premier devoir démocratiques; ou bien ils se soumettent après une dernière et légitime protestation, et alors ils font preuve de loyauté civique.

Sur la conscription à cette période de la guerre, on sait ce que je pense. Il est trop tard. Autant vaut de la moutarde après dîner. Il ne s'agit pas de cela. Raisonnons. Si nos ultra-nationalistes refusent d'accepter les mesures fédérales ou nationales qui leur déplaisent, rien n'empêchera désormais les ultra-loyalistes de l'Ontario ou les Orangistes de se révolter contre toute loi qui serait quelque peu à l'avantage de la province de Québec ou des catholiques romains; rien n'empêchera la Colombie-Britannique de payer, disons, des taxes profitables à l'Est du Canada; rien n'empêchera le Manitoba de fomenter la rébellion chaque fois que la majorité froisse ses intérêts ou ses susceptibilités.

Il n'est pas admissible que Québec puisse devenir un Etat souverain ou qu'elle continue indéfiniment à être un Etat dans l'Etat. Au triple point de vue géographique, économique et politique, ce rêve est insensé. Le Saint-Laurent n'est pas, ne peut être et ne sera jamais canadien-français; il est une artère à la fois nationale et internationale. Les populations qui vivent à

Suite à la page 2

Jean-Charles HARVEY

AVEC LE SOURIRE

Du français dans le Devoir

Nous n'avons pas retrouvé sans plaisir la signature de M. Georges Pelletier dans le journal dont il est demeuré directeur, en dépit d'une trop longue absence: le DEVOIR.

Que nous ne partagions à peu près aucune des idées de M. Pelletier, cela n'est un secret pour personne; mais nous reconnaissons volontiers en lui un journaliste d'une belle expérience et d'un talent qui nous apparaît d'autant plus brillant que la médiocrité de ses collaborateurs lui sert de repoussoir. C'est après une longue absence que nous constatons exactement quel rôle M. Pelletier joue au DEVOIR!

Nous nous inscrivons en faux contre son premier-Montréal de samedi dernier. Dans la victoire et dans l'épreuve; mais ce serait mauvaise foi de notre part de nier que cet article soit adroitement fait et écrit dans une langue qui nous propose du style habituel des autres messieurs de la boîte.

Une observation, surtout, s'impose: M. Pelletier qui a, lui, à cœur d'écrire en français, évite de se servir de ce ridicule néologisme mis à la mode par ses remplaçants: le "élite".

Quand M. Pelletier parle des Américains, il les appelle des "Américains", et il écrit: "un journal américain" et non "un journal états-unien".

Comme malgré tout le DEVOIR est un journal répondant aux besoins intellectuels d'une fraction de notre population, et exprime l'opinion de cette fraction — qui est en même temps une faction — il soit à désirer que cette feuille ne soit pas rédigée de façon à contredire davantage encore la langue déjà assez pauvre et abâtardie de notre "élite". C'est pourquoi nous souhaitons de tout cœur que M. Pelletier garde longtemps encore assez de santé et d'énergie pour tenir avec la compétence que nous lui connaissons son poste de commandement. — F.M.

BLOCARDS ET VICHYARDS

Il se trouve au Canada français une minorité — négligeable peut-être, mais si remuante et gueularde qu'on finit par la craindre — de fascistes et de réactionnaires de tout poil qui s'étaient secrètement réjouis de la défaite de la France en juin 1940. Oh! ces gens prétendent aimer la France... ils prétendraient même au monopole de l'amour de la France... Mais ce qu'il voyait dans la catastrophe de 1940, c'était la fin de la Troisième République — de la queue abhorrée. Pour ces maléfiques imbéciles, la France retrouvait son âme sous la dictature cléricale de Pétain. Quant au fait que cette France diminuée fût asservie à l'Allemagne, il leur paraissait négligeable: leur chère France n'échappait-elle pas de la sorte à l'emprise britannique qui se faisait constamment plus évidente depuis un quart de siècle? Et l'on assista à une kyrielle de conférences et de sermons destinés à nous prouver que la défaite de la France était une juste punition encourue par les péchés de la République... Et l'on entendit proclamer sur tous les tons que l'on assistait à la renaissance de la France... Comme nos don Basile l'aimaient, la France, amputée, asservie, humiliée!

Aujourd'hui que la France républicaine se relève, grande et forte, ces bonnes gens fignent hypocritement de se réjouir de ce que la France ait retrouvé la liberté et sa puissance. Mais on sent chez eux une mauvaise inquiétude. On applaudit au relèvement français, mais on ne se console pas de la résurrection de la République. On pleure sur le sort des collaborateurs, on bave sur les héros de la résistance.

Quelques semaines avant la reconnaissance du gouvernement de Gaulle par les grandes puissances alliées, j'avais une discussion avec un digne fonctionnaire municipal qui touche de près à notre premier magistrat. Ce rond-de-cuir se défend d'être fasciste; mais c'est un chevalier de l'Ordre de Jacques-Cartier et un zélé du Bloc Populaire; mais il est antibrannique, anti-qualité. Il glapissait avec indignation contre les procès pour trahison intentés par le gouvernement provisoire de la République Française aux collaborateurs et complices des Boches. Voici la solution que propose ce brave chevalier pour régler les affaires françaises:

"Ils ont tout été mal pris... Pourquoi ne pas accorder une amnistie générale à tout le monde?"

Comme je lui représentais que les membres des mouvements de résistance ne seraient peut-être pas enchantés de cette solution, notre homme a éclaté en imprécations contre les communistes, et contre de Gaulle.

Je tentai de lui démontrer que le général de Gaulle représentait en France un élément d'ordre et d'équilibre, mais ce fut bien en vain. Tout ce qu'il répondait, c'est que les Américains n'avaient pas encore reconnu de Gaulle et qu'ils faisaient bien, parce que de Gaulle était un pas grand chose, à la tête d'une clique d'assassins. (Il est à noter que les Etats-Unis ont jout, pendant un temps, d'une faveur inaccoutumée chez nos fascistes locaux... Dire qu'ils se sont aliés toutes ces belles sympathies en reconnaissant l'administration de Gaulle!)

Comme mon interlocuteur maudissait les mouvements de résistance et ne disait pas davantage de Gaulle, je lui dis qu'en tout cas, il ne s'agissait que d'un gouvernement provisoire, et que le peuple français se donnerait librement, par des élections régulières, des que les circonstances le permettraient, un régime de son choix. Alors ce fut de l'hystérie:

"Mais! ils vont ramener Blum, Herriot et le Front Populaire au pouvoir!"

En désespoir de cause, je lui demandai ce qu'il souhaitait comme gouvernement à la France. Il refusa de répondre. Mais je crois que l'on devine sans peine ce qui répondrait à ses vœux: je lui dis donc:

"Alors, pour vous satisfaire, il faudrait aller chercher en Allemagne Pétain et Laval et Déat et les autres, et leur demander de former un nouveau gouvernement dictatorial pour la France libérée?"

La discussion s'envenima et se termina par une menace, de la part du chevaleresque fonctionnaire, de me faire coller au mur et expédier douze balles dans la peau quand le parti des

honnêtes gens aurait triomphé en Laurentie.

Cet épisode funambulesque est authentique, quoi qu'en puissent penser certains lecteurs, et la charité seule me fait taire le nom de mon agréable interlocuteur. Je l'ai rapporté ici, non pour ce qu'il offre d'intérêt en lui-même — car cet intérêt est bien minime —; mais les propos de mon rond-de-cuir belliqueux illustrent bien la manière de voir et l'état d'esprit propre à tous nos blocards, qui se doublent d'irréductibles vichyards: ils aiment mieux (comme cette reine qui préférerait voir ses enfants morts que tondus) une France esclave et cléricale que libre et républicaine. Et ils ne peuvent admettre que ceux qui ont libéré la France fassent le procès de ceux qui l'avaient trahie et vendue à l'ennemi.

L'opinion de mon imbécile fonctionnaire est la même que celle d'un brillant journaliste, qui protestait samedi contre l'exécution de Georges Suprez. Quand on est dans le même clan, intelligent ou stupide, on doit rendre le même son de cloche. Tous les éléments nationalistes qui, chez nous, avaient applaudi au procès de Riom — qui, bien que monté par Laval et Cie, se tourna contre le régime de Vichy — et qui avaient seulement regretté qu'on ne fusillât pas sur le champ Blum, Daladier et les autres hommes d'Etat républicains... tous ces éléments gueulent aujourd'hui contre les procès intentés aux vichyards par les autorités de libération.

Une nation trahie a le droit de se venger de ceux qui l'ont vendue à l'ennemi. Et elle a le devoir de tuer ces traîtres afin d'éviter le retour d'une nouvelle catastrophe dont ce seraient encore ses meilleurs fils qui feraient tous les frais. Un traître qu'on laisse vivre est un danger pour la sécurité des bons citoyens, des fils loyaux et dévoués de la patrie.

Nous n'approuvons pas les exécutions sommaires auxquelles se sont livrés des groupes de partisans. Et nous avons reconnu que la décision du général de Gaulle de décerner ces groupes était justifiée. La justice ne doit pas être ainsi prise en mains par des individus ou des groupes. Mais quand ce sont les tribunaux de la République Française, qui jugent selon les lois de la République, nous n'avons qu'à nous incliner. Les inculpés ont droit à un procès. S'ils sont jugés coupables, ils doivent payer leur dette envers la France et les Alliés.

Les plus intelligents de nos nationalistes appuient, non sans adresse, une thèse mise de l'avant par des Irlando-Américains sentimentaux et qui veut qu'on attende au retour de la paix pour juger les collaborateurs et les traîtres. On procéderait alors, disent les tenants de cette thèse, avec plus de sérénité et d'impartialité.

Cette thèse semble très humanitaire, mais elle offre deux inconvénients:

1—Quand on attend trop longtemps, on se lasse et on n'a plus de cœur à tuer. Si on remet à l'après-guerre le procès des traîtres, la plupart d'entre eux s'en tireraient avec des peines légères, finiraient par reprendre de l'influence et joueraient dans la France de demain le rôle néfaste qu'ont joué dans la France d'hier certains faux-fusillés de l'autre guerre.

2—Advenant une défaite temporaire des Alliés et un retour triomphal des Allemands en France, tous les traîtres seraient libérés et remis en place par leurs amis boches. Ils trahiraient de nouveau la France et les alliés de la France. Ils collaboreraient plus ardemment que jamais avec les Nazis et tireraient une vengeance atroce des Français patriotes qui les ont dénoncés et arrêtés. La guerre n'est pas finie et la France doit se débarrasser de ses ennemis de l'intérieur, si elle veut vaincre ses ennemis de l'extérieur.

Si les démocrates veulent éviter demain les défaites subies hier, elles doivent se débarrasser de leurs cinquièmes colonnes. La France est en train de liquider la sienn. On comprend que notre cinquième colonne laurientienne pousse des cris de putois et réclame pour les cousins de France le traitement de faveur qu'elle reçoit ici des autorités canadiennes. Mais la France a eu une leçon qui a été épargnée au Canada. Elle ne ménagera pas les amis de nos blocards. Et nos démocrates au cœur tendre feront bien de garder leurs larmes pour des victimes plus intéressantes que les vichyards que de Gaulle fait passer en justice. Emile-Charles HAMEL

CHIFFRES ET FAITS

Au moment où se prépare une session qui promet d'être l'événement le plus sensationnel de la politique canadienne depuis cinq ans, le correspondant du NEW YORK TIMES à Ottawa, M. P.-J. Philip, rappelle certains faits et publie certains chiffres propres à jeter un peu de lumière sur une question que certains éléments se sont appliqués à embrouiller.

S'il fallait en croire certaine presse et certains politiciens, les Canadiens qui combattent outre-mer seraient tous voués à l'annihilation si le gouvernement King ne s'empresse d'expédier au front les troupes mobilisées pour la défense de l'hémisphère occidental. Selon nos conscriptionnistes à tout crin, il serait impossible de fournir à l'armée canadienne de première ligne les renforts nécessaires, autrement qu'en envoyant outre-mer les mobilisés.

La situation est-elle aussi grave? Notre armée est-elle si éprouvée? Sommes-nous tellement à court de combattants?

Voici les chiffres publiés par M. Philip:

Le Canada a sous les armes approximativement 455,000 hommes. L'armée canadienne se compose de cinq divisions d'environ 15,000 hommes chacune, ce qui fait un total de 75,000 hommes pour les deux théâtres de combat — sur le front occidental et en Italie. Il reste donc une réserve de 380,000 hommes, comprenant toutes les troupes auxiliaires et les forces de défense territoriale, se chiffrant par 59,000 hommes.

Alors qu'il semble y avoir pénurie de réserves d'infanterie bien entraînées, cette pénurie n'existe pas pour les divisions blindées, la marine a plus de volontaires qu'elle n'en peut utiliser et plus de 4,000 hommes déjà ont été refusés par l'aviation, vu que nos escadrilles sont complètes, que l'entraînement de nouvelles recrues est diminué et que le nombreux personnel employé à la réalisation du plan d'entraînement du Commonwealth doit être graduellement démobilisé.

Ainsi que l'indique M. Philip, au lieu que nous nous trouvions en présence simplement d'une accusation contre le gouvernement, qui aurait failli à fournir les renforts nécessaires en refusant d'appliquer la conscription générale, nous pourrions bien assister à un débat où sera mise en doute la compétence de l'état-major général et de l'ancien ministre de la Défense, M. Ralston, qui ont permis qu'un manque d'hommes se produisît dans une seule section de l'armée, et une section importante, alors qu'il y a — ou devrait y avoir — d'amples réserves pour ravitailler cinq divisions.

Si l'on considère le nombre d'hommes fourni par un pays de faible population comme le nôtre — plus de 450,000 — et la petite proportion de ceux qui sont mobilisés seulement pour la défense de l'hémisphère occidental — moins de 60,000 — on ne peut que venir à la conclusion de M. King et du général McNaughton: le volontariat a été un succès. Si l'on considère en même temps l'effort agricole et industriel canadien, on constate que l'apport de notre pays à la cause alliée est énorme, sans proportion avec notre population, et qu'en somme, le gouvernement libéral de M. King a bien fait la guerre.

Si nous n'avons jamais été conscriptionnistes, nous n'avons non plus jamais été systématiquement anticonscriptionnistes. Nous jugeons que c'était là une question militaire, qui devait être jugée et réglée par des militaires. Nous étions prêts à accepter toute décision jugée indispensable à notre sécurité et à la victoire, par l'autorité compétente. Si M. Ralston et l'état-major canadien avaient réclamé la conscription en juin 1940, alors que la France tombait et que le nombre libre courait le plus atroce danger, nous l'aurions comprise. Nous l'aurions comprise encore en décembre 1941, après Pearl-Harbor, alors que l'Amérique mobilisait toutes ses forces pour faire face à une menace nouvelle. Mais au moment où la guerre achève, où des centaines de milliers d'hommes en Europe ne demandent que des armes pour marcher contre l'Allemagne, la volte-face soudaine de M. Ralston et la bruyante campagne menée en faveur de la conscription nous apparaissent comme une manœuvre politique, suscitée par des motifs électoraux bien plus que par des nécessités militaires.

Et, surtout, lorsqu'on voit les conscriptionnistes les plus fanatiques prêts à pactiser avec les éléments fascistes et antiparticipationnistes du Québec dans l'espoir de renverser le gouvernement libéral de M. King — le plus capable de maintenir l'unité nationale — on ne peut que souhaiter le triomphe d'une solution raisonnable, qui épargne à notre patrie d'irréparables divisions.

Emile-Charles HAMEL

AVEC LE SOURIRE

Honnête, oui, mais chef-d'oeuvre?...

Le DEVOIR commença, le 2 décembre prochain, la publication en feuilleton du roman de Florence Barclay: le Rosaire.

A cette occasion, l'ineffable Homère de la Fable laurientienne (M. Héroux pour les non initiés) y va d'un petit bloc-notes laudatif et publicitaire. Il fait l'article, quoi. Il y a la façon de l'écrivain de faire un article, et la façon du mercanti et camelot de faire l'article. Notre Homère, qui a raté sa vocation et eût été la gloire de l'Achat Chez-Nous (avec trait d'union s.v.p.), s'il eût ouvert un petit restaurant du coin plutôt que de s'établir plumeux — notre Homère, disions-nous, fait l'article.

Il a intitulé son bloc-notes: Un chef-d'oeuvre honnête.

Personne, certes, ne contestera au roman de Mme Barclay une parfaite honnêteté: ce serait méchanceté toute pure que de lui disputer sa seule qualité.

Mais pour ce qui est de qualifier de chef-d'oeuvre ce livre dans

la veine populaire, assez mélodramatique, et d'une écriture lamentable, notre Homère y va peut-être un peu fort!

Il faudrait s'entendre sur la définition du chef-d'oeuvre...

Il est vrai que si notre Homère considère comme chef-d'oeuvre les romans du terroir de M. Aloné de Lestres, il n'y a pas de raison pour qu'il ne place pas au-dessus de tout ce qui s'est écrit dans toutes les langues le Rosaire de Florence Barclay.

Quant à nous, il nous semble que le roman de la bonne dame anglaise est un chef-d'oeuvre à la manière du Bossu de Féval ou du Chemin des Larmes... de nous ne savons plus trop quel génie honnête et méconnu.

Décidément, ce n'est pas encore notre Homère laurientien qui remplacera avec compétence, à la page littéraire du DEVOIR, M. Roger Duhamel, devenu depuis président de carrière. — F.M.

Quelques noms et numéros dans l'O. J. C.

A la suite de la publication récente d'une liste de noms et numéros de personnes faisant partie de l'O.J.C., plusieurs de nos lecteurs nous ont prié d'en donner un peu plus.

Nous ne pourrions, faute d'espace et de temps, fournir une longue énumération dans la seule édition de notre journal. Nous nous contentons de petites tranches. En voici une (il s'agit de personnes qui font ou ont fait partie de l'O.J.C.):

No 1256—H.-L. Auger, ancien ministre de l'U.N. 3e degré
3334—Démétrius Baril, avocat.
Achat Chez Nous, ... 3e
3728—Fernand Chaussé, avocat
Bloc Popu., ... 3e
3000 ou 3700, Paul Gouin, avocat le
3603—Emile Grothé, industriel, 3e
4337—Clarence Hogue, journaliste le
9562—Lucien Saulnier, publiciste. —

"Pierre Vigeant, journaliste

Nous pourrions donner aussi les numéros suivants: 5084; 1251; 6329; 4604; 3854; 7308; 3844; 2619; 3846 et cent autres, où se reconnaîtraient des banquiers, des administrateurs municipaux, des gérants de frais funéraires, des imprimeurs, des membres importants de sociétés de fiducie, des médecins, que sais-je...

Mais nous ne prétendons nullement que tous ces gens aient été actifs dans l'O.J.C. Nous voulons simplement démontrer qu'il y eut un temps où le recrutement se faisait dans toutes les classes. Depuis, il y a eu de nombreuses défections.

P. R.

NOTE.—M. Laforce, récemment nommé à un poste "stratégique", recevait sans doute des requêtes nombreuses de la part des membres de l'O.J.C. A bon entendre, salut!

SORTIE des ARTISTES

L'élite de Macropolis avait envahi, mardi soir dernier, la fashionable salle Saint-Sulpice pour y applaudir l'incomparable violoniste Anatole Duclos-Deslunes, qui s'y faisait entendre en récital. Au piano d'accompagnement, on remarquait un autre artiste dont le nom s'est déjà imposé aux musico-manes les plus distingués de Macropolis: Fra Gélato. Ce fut un succès... que dis-je! un succès? non, un triomphe! Le virtuose dut donner vingt-trois rappels avant que l'enthousiasme de l'assistance — à la fois une élite et une foule — se fût un peu calmé.

Comme, épuisés, le violoniste et son accompagnateur allaient regagner leurs loges, afin d'y goûter un repos bien mérité, et de jouer d'un moment de détente en prenant un verre de bière et en grillant une cigarette, nos deux artistes se virent entourés d'une foule hurlante, en proie à un délire d'admiration et de gratitude. Mille mains se tendaient, mille bouches glapissaient, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf carnets d'autographes étaient brandis.

En tête des manifestants, et excitant leur ardeur, venaient François-Xavier Lafortune et A. Sainte-Croix et Charles Doyon et Henri Tranquille et Pierre Gélinais et André Bowman et Claire Harvey.

— On ne sait pas assez reconnaître ce que vous faites pour nous, criaient-ils en broyant les phalanges du professeur Duclos-Deslunes.

— Le public est ingrat, déploiait une autre en écrasant les pieds de Fra Gélato dans son impatience de l'embrasser.

— Il faut manifester son enthousiasme, que diable! gromelait un troisième en faisant tomber le lorgnon d'Anatole Duclos-Deslunes tant la claque qu'il lui administrait

dans le dos avait de vigueur. Un autre enthousiaste marcha sur les doigts du professeur qui, plié en deux, cherchait sur le sol, avec angoisse, le précieux lorgnon sans lequel il n'y voit pas plus qu'un mulot. L'enthousiasme redoubla et l'on entendit le bruit du verre pilé sous les hauts talons de quelque admiratrice impulsive. Comme le professeur Duclos-Deslunes se relevait péniblement, avançant devant lui les bras comme un aveugle, il se trouva dix personnes pour se saisir de ses mains et les serrer avec chaleur.

Pendant deux heures, nos ardents amis de l'art manifestèrent de la sorte leur admiration, leur enthousiasme et leur gratitude aux artistes ravis de tant de ferveur.

Voilà en vérité un spectacle réconfortant pour le critique, accoutumé à la froideur incompréhensible d'un public pressé de s'esquiver des dernières notes entendues. Comme on le voit, il n'y a pas à désespérer de notre élite. Qu'on lui rappelle de temps en temps ses devoirs envers les artistes et elle s'en acquittera avec une belle conscience.

Félicien MONDOR

NOTE. — Au moment d'aller sous presse, nous apprenons que le professeur A. Duclos-Deslunes et son accompagnateur attitré, Fra Gélato, ayant subi un examen détaillé et radiographique de leurs deux mains droites, ont dû chanceller leurs contrats pour trois mois à venir et remettre indéfiniment leur tournée en Amérique du Sud. Les deux musiciens ont les doigts broyés et fracturés en plusieurs endroits. On ignore s'ils pourront jamais retrouver leur virtuosité d'antan. De plus, le professeur souffre d'un choc nerveux qui a nécessité son transport à Pointe-Longue. Nos meilleurs vœux l'y accompagnent.

F. M.

PROPOS D'UN JOUR

Tu m'adresses, Célimène, charmante coquette, cette découpe de journal:

"La meilleure et l'unique preuve d'amour que puisse donner un honnête homme à une jeune fille, n'est-ce pas de respecter son innocence et le repos de sa vie?" (Le Courrier de Colette, le 17 novembre)

Tu me demandes mon avis, croyant m'entraîner en une de ces dissertations dans lesquelles, comme aux jours d'autrefois et au dépend de ma candeur, tu comptes trouver motif à réjouissance. De quelle plume ironique n'écrit-tu pas en marge de cette subtile provocation: "Voilà qui est parler comme toi!"

O Célimène, cette petite méchanceté ne vient-elle pas de ce qu'un soir d'avril, parfumé de lune, j'eus l'incongruité de l'assurer de mes sentiments "fraternels"? Tu t'en offusques, si ce n'est fatigué de ma part de le penser. N'importe, tu sais pouvoir toujours compter sur mon "amitié".

Je te décevais, Célimène: je dirai comme toi, du moins je dirai qu'il est juste de parler d'immoralité à propos du Courrier en question et de cette déclaration en particulier. Ces gens-là ne savent ce qu'ils font...

Je te montrai un jour ce passage d'un livre dont je ne sais plus le nom, où l'on trouvait de façon humoristique que les œuvres de Madame de Sévigné, née Rostopchine, pervertissaient la jeunesse. (Si par hasard tu trouvais ce livre, envoie-le à M. Maurois afin qu'il retouche sa causerie sur la littérature enfantine). Je ne recourais point à ce genre d'argumentation basée sur des impondérables, quoi que je ne me cache pas qu'il y ait prétexte à virtuosité. Ici, il s'agit d'autre chose.

Tu me fais remarquer que l'éducation des filles est déjà assez défectueuse en notre province sans qu'on y ait besoin d'ajouter des suppléments genre Courrier pour les coeurs en détresse. Ces choses, selon toi, ne servent qu'à fausser le jugement et favoriser le pire sentimentalisme. Je t'approuve, Célimène, mais te trouve perfide d'ajouter: "Il faut n'avoir point connu le mariage pour désirer qu'un époux y arrive avec toutes les naïvetés de l'écolier." Et tu continues, Célimène, sur une route où je ne saurais te suivre, du moins en ces colonnes. Ton plaidoyer est trop clair et trop bien construit. Il sent trop "Normale Supérieure" pour que je ne te soupçonne point d'en avoir tiré les grandes lignes dans le Mariage de Léon Blum. Tu as même commis la faute d'en emprunter quelques phrases, que tu me sers avec l'air de n'en pas avoir l'air commun à tous les gens qui plagient. Pourquoi m'écrire: "Je conclus que la vie d'aventure doit précéder la vie de mariage; la vie d'instinct doit devancer la vie de raison"? A la page 16 du volume déjà cité, j'ai relu cette phrase...

Tu vois, Célimène! Et cet autre beau discours: "Oui, il faut dire aux jeunes filles, il faut répéter aux jeunes hommes, que le mariage ne contentera pas leur besoin d'amour ou plutôt de passion, qu'il y est contraire par définition, puisqu'il est la monogamie organisée, et que la passion, dans le premier état de la vie amoureuse, correspond à un instinct polygamique. Il faut dire et répéter que le mariage est une institution nécessaire et bienfaisante, mais à la stricte condition qu'on n'en fasse usage qu'au moment où l'instinct a perdu sa puissance, et qu'ajoute que le moment se manifeste de lui-même à des signes qui ne sauraient tromper. Voilà le langage qu'il faudra tenir aux jeunes filles. Mais j'ai quel- que idée qu'elles y obéiront avant même qu'il leur ait été tenu". Je l'ai relu aux pages 24 et 33.

Ob, Célimène, combien mieux je préfère la prose prismatique et fantaisiste! Abandonne les Normales, Célimène, de Grâce!

D'ailleurs, nous voici bien loin

du sujet. Ce que tu me fais observer, c'est que cette excellente Colette écrit, sans sourcil, selon toute vraisemblance: l'homme qui aime vraiment une femme ne doit pas la désirer... Et tu te récries, Célimène! Et tu me cites notre amie Thérèse Tardif, à qui le désespoir dicta à peu près ces mots: le véritable respect connaît le courage de l'audace!... Et tu applaudis, sans doute en pensant à ton premier péché.

Tu me dis: c'est avec de pareilles théories invraisemblables que l'on fait les hypocrites et les Tartuffes! Mais tu oublies, et je te reconnais bien à cela, charmante Célimène, les malheurs et les vicieux, cette dernière espèce n'étant qu'une variété de la première. Puis tu fulmines contre l'éducation qu'on donne aux jeunes gens et aux jeunes filles en ce sens. C'est bien beau, mais ce n'est guère répondre à notre courriériste...

Si tu avais eu la patience d'aller au-delà du premier chapitre du Mariage de M. Blum, tu aurais lu, page 133: "Comment, d'ailleurs, un jeune homme acquiescerait-il une notion claire de ce que la jeune fille n'a encore révélé à personne, fût-ce à elle-même, à savoir la réalité de son caractère personnel? Les jeunes filles diffèrent de ce que seront les femmes, et pourtant, c'est avec la femme qu'il faut vivre, non avec la jeune fille qu'elle fut. Tu as déjà conclu, Célimène... toi qui sais qu'il est absurde de vouloir séparer l'amour du désir. Et tu ajoutes, parlant du Courrier de Colette: "Ce qu'elle écrit reflète un état d'esprit en décadence. Rien n'est plus malsain, plus propre à provoquer le déséquilibre des facultés. Au nom même de la morale, on devrait interdire de publier de telles choses!"

Je t'approuve toujours, Célimène, contrairement à ton attente. Cependant, combien je te trouve futile d'espérer faire interdire ce genre "littéraire", comme je ne crois pas, Célimène, que quelque chose se perde qui eût mérité d'être sauvé, ainsi je ne pense pas qu'on puisse y gagner en enlevant leur gagne-pain à quelques douairières, en retirant à quelques âmes sensibles l'illusion d'être "comprises". Je te dirai de même qu'on ne trouve que ce qu'on veut bien chercher — à ton tour, accuse-moi de m'approprier les idées des autres — et que les correspondants de ces dignes courriéristes cherchent plus une approbation, une consécration, que de véritables confirmations, que de véritables de si elle doit conserver ou renvoyer son amant sait fort bien quelle sera la réponse; cependant, elle ressent quelque plaisir à raconter son aventure — en somme, banale — qui lui apparaît comme extraordinaire, en même temps qu'elle désire qu'on l'appuie dans sa résolution de rompre. Elle n'eût jamais écrit si elle avait été fermement décidée à poursuivre le "roman"... Et ainsi de suite!

Rien ne se perd, encore une fois... Et les âmes qui se laissent conduire dans les sentiers tortueux où les poussent ces nobles dames ne méritent guère mieux; elles n'ont que ce qu'elles valent. Nomme-moi ton confesseur, je te dirai qui tu es, charmante Célimène... C'est pourquoi ta longue lettre, toute gentille qu'elle soit, me semble inutile; comme à moi, la douce enfant qui consulte une par-faite étrangère avant de s'en remettre à l'amour qu'elle prétend éprouver, te paraîtra fade. Et la duègne qui déclare sentencieusement que l'amour doit paralyser les sens, nous l'accablons du poids de notre compréhensible ironie. Pourquoi en discuter longuement?

Je crois, Célimène, que nous ne sommes pas si loin l'un de l'autre, et je ne laisse pas de t'espérer que nous nous entendrions un jour, car ton esprit positif me plaît. Bientôt encore... En attendant, je te baise respectueusement la main.

FRA GÉLATO

Le monde comme il va:

Le coeur de Jos Lepied

Le coeur de Jos Lepied faisait régulièrement tic tac, tic tac! — Jos s'amusait souvent à placer sa tête contre un oreiller moelleux et bien chaud et à écouter les battements de son coeur qui faisait tic tac, tic tac! Puis, il se levait et se disait naïvement: "J'ai un coeur, j'ai un coeur! Il bat, il fait tic tac, tic tac! Comme je suis heureux et quel démenti à ceux qui mont déjà fait l'insulte de dire que je n'avais pas de coeur!"

Mais il est là et il fait tic tac, tic tac. Fil des méchants et des mauvaises langues! Mais un enfant qui l'écouait lui dit: "Que faites-vous de votre coeur?" Et Jos Lepied demeura muet! — Que faisait-il de son coeur? — La question se pose! Monsieur Lepied ne se l'était jamais posée. Pourtant, ce jour-là, comme il pleuvait et qu'il devait passer la journée chez lui, il s'amusa à se poser la question! — Plus il la retournait dans tous les sens moins il parvenait à y répondre. Alors, il partait en courant, se jetait sur le divan à la housse marron et beige et appuyait sa tête sur un coussin décoré d'un chromo. Et le coeur faisait toujours tic tac, tic tac!

Rassuré, Jos Lepied revenait à ses réflexions!

— Voilà comme il parlait: "Si je donne mon coeur à cet enfant, je serai lié et je devrai l'aimer, le guider, le protéger, et même le défendre! Ce n'est pas à moi de faire cela! Cet enfant a le regard triste et je n'y peux rien! Je ne suis pas seul au monde qui peut, enfin, je veux dire... Non! — Cet enfant trouvera sans doute quelqu'un de mieux qualifié pour le conduire aux succès éphémères de la vie. — Avec moi, il serait endigué par mon égoïsme et quand il se rendrait compte, plus tard, que je l'ai accaparé pour ma joie, pour ma consolation, pour ma vieillesse peut-être, il m'en tiendrait rigueur et je serais trop vieux pour supporter ses reproches. — Non! Vraiment, il n'y a pas de place dans mon coeur pour cet enfant."

Et Jos se jeta, rageur, sur le divan. Et le coeur battait si fort que les aiguilles de l'horloge en perdaient le Nord! Et Jos entendait tic tac, tic tac! Il se releva apaisé mais songeur! Sa pensée se fixa sur l'image d'une jeune fille charmante dont il se savait aimé. Voilà où donner mon coeur se dit-il!

Puis il se prit à réfléchir et voilà comme il parlait:

"Si je donne mon coeur à cette jeune fille, je serai lié! Cette fois, il sera plus difficile encore de reprendre ma liberté! Si je suis égoïste elle en souffrira. Pourquoi lui imposer cette souffrance alors qu'il est si simple maintenant de souffrir, moi, de son absence? Il me reste encore

pour me distraire la lecture, le cinéma, le sport et même un peu, dans une certaine mesure, ma solitude! Si je lui donne mon coeur, il y aura partage car j'y tiens moi aussi à mon coeur qui fait régulièrement tic tac, tic tac! Partager n'implique pas fatalement le fait d'un partage égal! Je donne 20 et elle apporte 80: elle est malheureuse! Je donne 80 et elle trouve 20 très suffisant! Je suis malheureux! Et cela dit sans compter les responsabilités encourues! Non! Vraiment, il n'y a pas de place dans mon coeur pour cette jeune fille. Et pourtant, je l'aimerais! C'est dommage!"

Et Jos se jeta, désespéré, sur le divan marron et beige et son coeur faisait tic tac, tic tac, avec tant de violence qu'il dut s'arrêter de penser! Et Jos reportait encore son esprit sur quelque chose! Rien n'en valait la peine. Soudain, un chant d'église monta dans sa pensée! Oh! Une vieille rengaine de collège... Jos pensa de nouveau et voilà comme il parlait:

"Il y a tout de même Dieu! — C'est vrai! Dieu! — Je l'oubliais celui-là. Il se tient toujours dans son coin aussi, comment le remarquer! Je ne suis pas plus bête qu'un autre pourtant! Nous devrions bien nous entendre tous les deux. Il s'agit, paraît-il, d'après quelques bons saints, d'avoir une âme d'enfant, de se laisser aimer comme ça, sans manière, sans discours, et de ne rien analyser ou même comprendre. Cela ne demande pas beaucoup d'effort en effet. Mais j'y pense! Aimer, c'est donner! Qu'est-ce que je pourrais bien donner à Dieu, moi qui suis l'indigence même. Et puis, il y a aussi la question de préférence. Si je l'accepte tout entier, je devrai me détacher des choses que j'aime et auxquelles je tiens! C'est bien mon droit d'homme libre pourtant de m'attacher à quelque chose qui me plaît. Et puis, qu'est-ce à dire, ce Dieu demandera du retour! C'est fatal ça! Alors, il aura des exigences de Dieu! Entier comme il est et universel en plus, il me prendra tout entier! Je ne serai plus rien pour moi-même et si peu de chose que je suis, je tiens à demeurer! Non! Plus tard, je reprendrai ce sujet plus tard."

Et Jos se jeta sur le divan marron et beige! Il souffrait amèrement de ne savoir donner et surtout de ne savoir comment se donner. Et le coeur se mit à battre si fort, si fort, que Jos s'évanouit. — Et dans la maison, et dans la rue, et dans le quartier tout le monde entendait le coeur de Jos Lepied qui faisait tic tac, tic tac, tic tac!

Ernest PALLASCIO-MORIN

(La semaine prochaine Jos Lepied expert.)

SUR QUELLES BASES ORGANISER LE MONDE D'APRÈS-GUERRE

Sous le titre de "Sur quelles bases organiser le monde d'après-guerre", la Société des Amis (The Society of Friends) présentera une série de conférences à la salle Divinity Hall, 3520, rue Université que la faculté conjointe des collèges théologiques (affiliée à l'Université McGill) lui a généreusement prêtée. Ces conférences auront lieu respectivement les samedi, 25 novembre 1944, vendredi 23 février, 23 mars, 13 avril et lundi, 14 mai 1945.

Bien que la plupart des conférenciers n'appartiennent pas à la Société des Amis, ils sont animés du même désir: réformes de l'éducation et compréhension mutuelle et tolérance entre hommes et femmes de toutes races et de toutes philosophies. La Société des Amis a tout fait de reconnaître l'importance primordiale de l'éducation et afin de mieux répondre aux ex-

igences de notre temps, elle a cru bon de nous présenter quelques conférenciers qui, sous différents aspects, nous éclaireront et nous dirigeront sur la voie à suivre.

Samedi, 25 novembre, à 8 h. 30 p.m., M. Edouard Christian Lindeman, professeur à l'Université Columbia de New York, nous parlera sur "L'Éducation morale et la Paix". Comme le suggèrent si bien ses livres "The Meaning of Adult Education", "Wealth and Culture" et "L'Éducation: A National Issue", M. Lindeman a depuis longtemps étudié tous les problèmes qui sont aujourd'hui les plus pressants.

Plus tard, le 23 février, M. Joseph McCulley, principal de Pickering College depuis bientôt vingt ans, nous entretiendra sur l'éducation canadienne dans le monde d'après-guerre. Le vif intérêt qu'il a toujours porté à la jeunesse, son habi-

UN PEU DE BON SENS

— suite de la première page —

l'Ouest de l'Ontario ne l'abandonneront jamais, ne consentiront jamais à se laisser emprisonner dans les terres, sans aucune issue libre vers la mer; et tous les peuples nord-américains ne sauraient permettre à une poignée d'individus mal armés et numériquement faibles de tenir à eux seuls la première et principale voie d'invasion du nord-est de l'Amérique du Nord. Économiquement et politiquement parlant, nous sommes irrévocablement dépendants de nos voisins. Nos ultra-nationalistes se font donc grossièrement illusion.

Il y a plus. Le Canada tout entier, y compris la Laurentide, bien entendue, dépendront, pour longtemps encore, des États-Unis et du monde britannique. La plupart des décisions vraiment importantes et de portée internationale que prennent ces deux puissances ont chez nous des répercussions immédiates. De cette solidarité, nous avons retiré des avantages immenses, et si quel'un parlait de nous enlever de tels avantages, nous ne tarderions pas à crier à la persécution; mais nous sommes solidaires aussi dans le malheur: à preuve, la guerre. Je me demande pourquoi nous serions empressés uniquement à recueillir les bienfaits d'une association de ce genre, pourquoi nous refuserions d'en accepter aussi les plus onéreuses responsabilités. Que penseriez-vous de l'ami qui, après s'être engraissé à votre table, refuserait, au moment de l'incendie de votre maison, de vous prêter main-forte?

A ceci, les nationalistes de bonne foi répondront: ce que nous désirons, c'est la souveraineté du Canada. Fort bien. On désire une plus large mesure de souveraineté que celle que consacre le traité de Westminster. Que veut-on? Un drapeau? Nous en sommes. Un hymne national? Nous en sommes. Une indépendance complète en regard des décisions du gouvernement anglais? Nous en sommes encore. Nous voilà donc d'accord sur des points essentiels.

Mais il serait puéril de croire que l'indépendance totale du Canada mettrait celui-ci à l'abri des conflits internationaux et de la conscription. La souveraineté entraîne des obligations précises, entraînées celle de défendre des frontières et même d'aller au loin abattre l'ennemi qui veut manifestement notre perte. C'est dire que nous serions dans la stricte obligation d'établir le service militaire obligatoire en temps de paix et la conscription en temps de guerre. Nos ultra-nationalistes, pour être logiques avec eux-mêmes, devraient être les premiers à en convenir, puisqu'ils prétendent être les prototypes du patriotisme.

De toutes ces réflexions, on peut dégager, je crois, que la province de Québec, malgré son éducation différente, ses croyances un peu désuètes, son genre de vie spécial, ne peut s'isoler ni du reste du Canada ni de l'Amérique du Nord. Elle est liée à la fois par son régime démocratique, s'exprimant au moyen de la majorité, et par son rôle inévitable de "junior partner" entre les États-Unis et le monde britannique, les deux principales puissances internationales de notre époque.

Or, dans la crise politique actuelle, la nation canadienne et les grandes puissances voisines sont directement ou indirectement intéressées. Dans cet ensemble, le racisme québécois ne compte guère que par le ridicule de certaines chimères.

Jean-Charles HARVEY



Mimi FORSYTHE, Dennis O'KEEFE et Eleanor POWELL, en vedette dans la comédie musicale "SENSATIONS OF 1915", qui passera à l'écran du Princes.



Contribution de la

BRASSERIE "BLACK HORSE" DAWES

QUELQUES PROPOS sur L'ACTUALITÉ

par André Bowman

L'offensive d'hiver est déclenchée. A la surprise de tous, des Allemands en particulier, cette offensive s'est produite sur le front ouest, et non sur le front oriental. Il est probable que les difficultés de ravitaillement aient été surmontées puisque les opérations se déroulent sur un front de 450 milles et sont menées par six armées, d'un effectif total qui doit largement dépasser le million de combattants.

Ainsi la guerre entre dans sa troisième phase. La première a été passive et a vu la défaite successive des adversaires de l'Allemagne. La seconde a commencé avec l'attaque — avortée depuis — sur la Russie. La troisième voit l'offensive générale actuelle. Les opérations proprement dites des Alliés se divisent aussi en trois actes: le débarquement; la rupture et le rejet sur les positions de la ligne Siegfried; enfin l'attaque sur tout le front.

Dans les deux premiers cas on note des analogies qui permettent de bien augurer des résultats de la campagne d'hiver. Lors du débarquement, malgré la résistance ennemie qui fut parfois très forte, les troupes alliées ont pu prendre fermement pied. Lors de la rupture, après une résistance acharnée, le front allemand s'est écroulé subitement. Cette fois encore, après un insuccès partiel à Aix-la-Chapelle — dans les débuts — la grande base allemande a cédé, puis les positions importantes de la Lorraine et de l'Alsace ont été enfoncées. Il semble même, si les dépêches sont dignes de foi, que toute la ligne des Vosges est tournée par le sud, à la suite de la remarquable opération conduite par les troupes de la 1ère armée française commandée par le général de Lattre de Tassigny. Le tricolore flotte de nouveau dans les villes libérées et les troupes ont trempé leurs couleurs dans les eaux du Rhin. Mais cette fois-ci, ce n'est pas à la suite d'un armistice, malheureusement prématuré, mais bien de haute lutte, ce qui est la plus belle consolation que les Français pouvaient avoir.

Le secteur de Metz a lui aussi craqué sous l'effort combiné de six divisions américaines. Ce qui veut dire que la grande bataille est engagée. Par son issue, on pourra déduire, d'ici quelques jours, de la durée de la guerre. Il n'est pas du tout impossible, étant donné les événements qui se déroulent actuellement en Bohême, que nous nous réveillions un de ces beaux matins en apprenant que la guerre est finie. Il n'est pas du tout exagéré d'envisager un effacement militaire de l'Allemagne. Il est certain que si les opérations futures se déroulent pendant un mois seulement au même rythme que celui de la semaine qui vient de s'écouler, il ne restera plus l'ombre d'un espoir pour l'Allemagne. Ce sera ou la capitulation ou le désastre complet.

Certains indices font présager d'événements importants. Il y a d'abord le silence de Hitler. Puis les bruits qui circulent sur son compte. Enfin une sorte de prise de pouvoir par Himmler. Ceci du côté allemand. Du côté allié, on prévoit certainement quelque chose, à en juger par les déclarations curieuses du ministre français des travaux publics au sujet des réparations. Ces déclarations indiquent que les autorités françaises ont leur idée bien arrêtée sur la durée du conflit. D'autre part, le voyage prochain de de Gaulle à Moscou confirme l'idée que le chef du gouvernement français juge indispensable de prendre contact avec le maître de la Russie, avant même la conférence des grandes Puissances, conférence qui, d'après les dires de Churchill, devrait se tenir dans le plus bref délai possible.

Six armées à l'assaut

Six armées alliées se sont lancées à l'assaut du front ennemi. Normalement le point le plus sensible pour les Allemands se trouvait au nord d'Aix-la-Chapelle. Selon les déductions des plus logiques, on pouvait s'attendre à un grand coup allié dans cette région. En cas de rupture — toujours possible, surtout avec les bombardements aériens intenses — c'est l'invasion de l'Allemagne en direction de la Ruhr, centre de la grosse industrie germanique. Aussi, la résistance boche a-t-elle été acharnée, chaque fois que les Alliés ont essayé de forcer la ligne. C'est alors que le Haut Commandement a changé l'axe principal de l'attaque et l'a porté plus au sud, en Lorraine et en Alsace.

En Lorraine, l'attaque furieuse de Patton a été suivie d'un des plus grands succès de la guerre: la prise de Metz, formidable place forte, jouant le rôle de bastion essentiel, et une avance qui semble déjà avoir atteint le Rhin dans la région de Strasbourg.

Tandis que l'artillerie anglo-américaine écrase systématiquement les positions défensives ennemies et les rend rapidement intenable dans le secteur nord, un mouvement tournant mené par la 1ère armée française a réussi au-delà de toutes espérances. Cette dernière a fait comme l'armée de Patton: elle a pris d'assaut la puissante place de Belfort qui gardait la fameuse trouée du Sundgau et elle a traversé le sud de l'Alsace jusqu'au Rhin. Puis elle est remontée en direction de Colmar, à 30 et quelques milles plus au nord, coupant ainsi toute ligne de retraite aux troupes allemandes défendant les cols des Vosges. On peut s'attendre à la capture d'un nombre considérable de prisonniers dans ce secteur.

L'attaque menée par le sud a certainement été le plus gros coup de surprise que les Allemands pouvaient éprouver. Il est clair qu'ils ne disposent pas de réserve immédiatement disponibles pour combler les vides occasionnés par les offensives du front est ouest, depuis le mois de juin. Sans cela, ils tenteraient un redressement indispensable.

Aux dernières nouvelles, il semble que tout le front allemand chancelle. Le coup porté par la 11e armée américaine est désastreux.

Le bastion du fer

La place-forte de Metz était non seulement d'une importance considérable au point de vue strictement militaire, mais encore et surtout au point de vue industriel.

C'est qu'en effet le Reich dépend de l'extérieur pour ses approvisionnements de fer. Le bassin de Briey et celui de la Lorraine comptaient pour plus de 22 millions de tonnes par

an, c'est-à-dire pour plus de la moitié de tout le fer disponible pour l'industrie allemande. Avec l'arrêt des importations d'Espagne (9 millions de tonnes de minerai) et de Suède (chiffre à peu près équivalent, mais qualité supérieure), on peut se demander comment le Reich peut espérer durer encore un an. Il est même douteux, quand on sait la consommation fantastique d'acier pour les productions de guerre, que l'Allemagne puisse durer même six mois.

Il faut ajouter à cela la menace qui pèse sur la Sarre, district essentiellement minier et industriel.

La perte du charbon sarrois serait un coup très grave pour l'industrie ennemie. C'est probablement l'une des raisons qui ont motivé l'attaque dans un secteur difficile.

L'enfoncement des lignes allemandes en Lorraine et l'avance des troupes américaines jusqu'au Rhin, permettent un débordement des défenses ennemies en ouvrant le chemin à une attaque sur la Rhénanie orientale, moins facile à défendre que la partie ouest. Il n'est pas impossible, non plus, que le Haut Commandement allié envisage une attaque directe sur l'Allemagne en profitant de la confusion d'une retraite précipitée pour forcer le Rhin.

La chute de Metz représente l'écroulement de la stratégie boche sur le front occidental, tout comme l'échec de Stalingrad marqua la fin sur le front russe.

C'est en même temps la perte du bastion chargé de défendre le fer précieux des mines de Lorraine. Rien qu'à ce titre, la prise de la grande place forte serait pleine de signification.

Retraite sur le Rhin?

Il faut dès maintenant envisager la possibilité d'une retraite allemande derrière le Rhin. La province rhénane est trop exigüe pour pouvoir offrir un bon terrain de défense, en raison de la puissance de l'aviation alliée. Cette dernière peut maintenant à loisir détruire les voies de communications avec l'arrière et la position intenable. Aussi ne serait-il pas surprenant de voir une action défensive, faite pour ainsi dire à fonds perdus.

Mais dans ce cas, l'Allemagne serait acculée à la défaite à très brève échéance.

C'est probablement en vue de cette éventualité que Churchill désire si vivement une conférence entre les grandes Puissances, la France comprise. Cela explique aussi le désir de de Gaulle d'avoir au plus tôt un entretien avec Staline.

Contre-offensive allemande

Elle continue sous forme de sondages pour la paix. On signale que le baron de Weizsäcker, dont je parlais récemment, a eu une entrevue avec le Pape. Etant donné que le baron, ancien ambassadeur après du Vatican, faisait, il y a quelques jours des sondages auprès des Alliés pour connaître leurs conditions de paix, il y a gros à parier que l'entretien a porté sur le même sujet.

Une fois de plus, on s'aperçoit que même quand ils se prétendent antinazis, les Allemands restent toujours — peut-être plus que jamais — des pan-germanistes à tout crin.

L'offensive de paix est la seule contre-attaque à laquelle puissent se livrer les Boches, actuellement. Elle apparaît encore dans l'offre (?) arrogante de Franco de participer aux pourparlers de paix. M. Eden a proprement remis le petit dictateur espagnol à sa place en faisant savoir que les Nations Unies n'envisageraient pas sa participation. Ce qui a été un coup très dur pour le complexe de Musso et de Hitler, et un coup peut-être encore plus pénible pour ces derniers.

Il n'est pas dit toutefois que cette propagande en vue de gagner la paix n'apporte pas quelques résultats tangibles pour l'Allemagne.

Essentiel, pour cette dernière, est de sauver l'idéologie nazie, sous une forme ou sous une autre, en Allemagne, ou chez les Alliés, ou encore chez les neutres.

Pour le moment, l'idéologie nazie semble se développer en Argentine qui prend des mesures inquiétantes pour la sécurité de ses voisins. En même temps, Buenos Ayres tente une manœuvre diplomatique destinée à laver le gouvernement des accusations de fascisme porté contre lui par le State Department.

Devant le refus des Etats-Unis de reconnaître le gouvernement Farrell, les projets de réunion de la conférence pan-américaine tombent à l'eau et l'Argentine n'a rien gagné, sinon que du point de vue extérieur elle peut toujours accuser Washington de vouloir dicter la loi, si la conférence n'a pas lieu et de prétendre avoir imposé son point de vue, si celle-ci se réunit.

Front politique

Le fait le plus important est la prochaine entrevue de de Gaulle-Staline et la déclaration française que le pays ne se prêterait à aucune coalition qui pourrait être interprétée comme pouvant devenir hostile à la Russie.

En ce sens, cette position est le retour direct à la vieille politique d'équilibre en s'appuyant sur l'alliance russe. Ce qui n'exclut nullement la création d'un bloc occidental destiné à maintenir la paix contre toute agression allemande.

Le voyage de de Gaulle semble devoir être particulièrement important. De son succès à Moscou dépendra sa solidité comme chef de gouvernement. La France est en effet décidée à renouer l'alliance russe. De plus, les éléments communistes qui sont devenus assez puissants "exigent" une entente.

Il faudra manœuvrer avec beaucoup d'habileté pour satisfaire les désirs de l'intérieur, en même temps que les exigences de la sécurité qui ne peut être durable que si elle s'appuie sur le bloc anglo-américain.

Quant à l'interview donnée par le ministre français des travaux publics, au sujet des compensations pour les "prélèvements" du matériel roulant et de la marine marchande faits par les Allemands, ils équivalent à mon avis à une sorte d'exposé des conditions françaises à la paix avec l'Allemagne.

S'il y a conditions, exposées publiquement, c'est qu'il y a eu pourparlers.

Décidément, la fin est proche...

DRAMES FAMILIERS

ARTISTES DE L'ÉTAT

par Joséphine HAMBLETON

Guillaume ôte ses lunettes, et se frotte les yeux. A travers la fenêtre, il regarde un soleil d'automne piquer une tapisserie arbrée sur le fond des collines de la Gatineau.

Norman entonne le chant des Bateliers de la Voie.

"Tais-toi!" lui lance Rodolphe.

"Pardon, Rodolphe," riposte Marguerite, veuve de guerre, "mais à moi, ce chant me plaît." Ses compagnons sont comme elle, artistes de l'Etat: Guillaume, Croate, Rodolphe, Serbe, et Norman, Juif, sont soldats en service actif: Henri, le dernier, de Toronto est soldat "zombie".

Ils sont tous âgés de vingt à vingt-cinq ans.

"Nous avions une ferme en Yougoslavie", explique Rodolphe. Sans avoir l'air de chercher un auditoire, il remarque l'intérêt que lui portait Marguerite et lui dessinait une large maison de campagne à toiture en tuiles de porcelaine et volets rouges. "Mon père avait gagné sa vie dans les mines des Etats-Unis, et en 1927, il acheta cette maison en Yougoslavie où nous demeurâmes deux ans, lui, ma mère, ma sœur, mes trois frères et moi-même. Remarquez ceci, un rez-de-chaussée tout entouré de couloirs qui, entre des colonnes que séparaient des arches romaines, donnaient sur un énorme verger. "Les étables sont derrière."

"Le Danube coulait devant notre maison", continue-t-il, "mes frères et moi, nous nous asseyions sur les rives, écoutant chanter les bateliers russes, qu'emportait le fleuve, avec leurs cargaisons de souches, chaque automne, vers la Mer Noire. C'est ce qu'ils chantaient, les 'Bateliers de la Voie'..."

Rodolphe baisse ses paupières aux cils longs, noirs et drus, au-dessus de larges yeux qui, d'ordinaire sont si rieurs et si alertes. On devine, à ce geste, la hantise, en son imagination, de ces puissantes voix d'hommes qui, au cours d'interminables crépuscules, ont respiré de la même haleine que le fleuve, marié le mystère de leur existence au sien, et éternisé aussi pour tous peuples, un instant éphémère d'extase.

Rodolphe est grand, mince et nerveux. La fraîcheur de la jeune femme, son deuil récent... à la portée de sa main, l'éourdissent un peu. Il murmure donc, plutôt qu'il ne le dit:

"Marie, ma femme, est rentrée chez nous, à Windsor. Dans aucun appartement d'Ottawa on ne veut d'enfants, et nous en avons deux... C'était si beau à Windsor, avant la guerre. Nous allions tous les dimanches aux grands picnics russes. Là, on nous servait des tranches de veau, de mouton et de porc, rôtis au grand air, que nous mangions à la main, autour d'un énorme feu, en pleine forêt, puis on causait, on chantait, on dansait. Encore trente jours "qu'il compte au calendrier" et je quitte Ottawa en permission. Marie me dit que mon petit Rodolphe me demande chaque fois que passe un train."

"Tais-toi, tu m'ennuies," interrompt Guillaume.

"C'est laid comme tout, ton Windsor. Moi," il se rengorge, "ma femme et moi, nous nous établissons au Salvador après la guerre, et je ne ferai que de la peinture."

"Ne t'illusionne pas, mon vieux," réplique Rodolphe. "Tu seras sur le dôle. Mon père est revenu au Canada parce qu'il n'aimait pas les traditions hiérarchiques yougoslaves, mais il a crevé de faim ici. Tu feras de même. Les beaux-arts ne rapportent absolument rien... La crise à venir sera bien pire que la dernière, n'est-ce pas, Marguerite?"

— Je ne sais pas, Rodolphe?

Guillaume termine: "Tu es fou." Marguerite a repris son tabouret, Guillaume son pinceau. Norman, son chantonnement et Rodolphe son aquarelle.

Celui-ci dessine un gros camion à la montée d'une colline, contre un couchant ensanglanté, auprès duquel se tient un soldat.

L'une des typistes le regarde faire un instant puis lui demande s'il ne marquera pas la manche du soldat d'un GS.

"Bien sûr," lui répond Rodolphe, tous les braves sont GS."

Marguerite avec un petit rire étouffé, feint ne pas le voir lui cligner de l'oeil en indiquant le dos d'Henri où ne tressaille aucun muscle.

Une demi-heure s'écoule.

Marguerite quitte la salle, et, au retour, se penche au-dessus du travail d'Henri.

Il trace un dessin de Noël, pendant un moment de loisir. Un ange dont la joie radieuse protège Jérusalem à ses pieds, dont des plis de robe s'éparpillent parmi les arbres, et qui de ses yeux éclatants de bonheur, de ses mains croisées, de sa grave bouche d'enfant, proclame la venue du Seigneur.

Les mains de l'artiste sont sûres

d'elles-mêmes. Leurs ongles sont réguliers et en oval.

Sans la regarder, Henri demande à Marguerite si elle a vu l'exposition de peintures chinoises à la Galerie Nationale.

Elle lui répond oui.

Il lui décrit donc, gravement, la jalousie qu'il a ressentie à voir, larges à couvrir tout un mur, tracés on dirait, d'un seul trait, des dessins où se reflètent et la grâce férocité du tigre, et le ventre oisif du canard et le ruissellement tranquille d'un ruisseau qui, à lui seul, dissipe toutes les terreurs que pourrait avoir la vallée la plus sombre, la plus étroite, la plus perdue.

"L'artiste" raconte Henri, "l'artiste est une jeune femme, qui fut d'abord l'élève du plus grand peintre chinois des temps modernes. Il mourut de vieillesse, et elle en éprouva un si grand chagrin qu'elle tenta de se suicider. Pendant cette crise, de son sang, et de ses larmes, elle peignit le grand tableau du Printemps, ces moineaux sur des branches de prunier en fleurs, plumage froissé par une brise glaciale. Un dessin auquel manque la maîtrise aisée des autres..."

Marguerite lui demande si sa famille a reçu des nouvelles de son beau-frère qui manque à l'appel.

"Aucune," lui réplique Henri, et il ajouta, encouragé par le calme des yeux gris où ne se lit aucune accusation de courtoisie, "mes deux frères se battent en Europe à présent. Nous étions trois garçons à la maison, vous le savez. C'est pourquoi je refusai de m'engager en service actif, bien qu'on m'eût offert le grade de lieutenant."

"Je me disais:

"Il faut que quelqu'un ait soin de nos parents, et de nos femmes, car, tous trois, nous sommes mariés."

— Je m'en doutais."

Les mains du jeune homme n'ont

La LIBERTÉ au CANADA

Sujet captivant choisi par le prochain conférencier de l'Institut Démocratique.

La liberté! Quel sujet est actuellement plus propre à éveiller l'attention, à soulever les passions, à mobiliser les énergies?

L'humanité tout entière est actuellement déchirée par un combat dont la liberté est le prix.

Un temps, tout un continent s'est trouvé soumis à l'esclavage. L'Europe entière a gémi dans les fers du nazisme.

On sait au prix de quels sacrifices certains peuples ont déjà été libérés; et l'on sait ce que va coûter encore la libération des nations encore asservies.

Mais un péril se dresse ici même en Amérique: Au moment où nos soldats libèrent la France, et la Belgique, et la Hollande, et vont aller frapper au cœur même, à Berlin, la puissance d'oppression nazie, allons-nous laisser nos propres fascistes nous ravir notre liberté à nous?

La liberté au Canada doit nous importer, avant tout.

L'hon. Albert Sévigny, Juge en Chef de la Cour Supérieure de la province de Québec, qui est le conférencier de l'Institut démocratique canadien le mardi, 28 novembre courant, a choisi de parler de la liberté au Canada, sujet bien captivant à cette époque troublée où

tant de peuples ont perdu ou sont menacés de perdre leur liberté.

Né en 1880, dans le Comté d'Arthabaska, l'honorable Albert Sévigny a fait son cours à Nicolet et à Valleyfield. Il est bachelier en arts de l'Université Laval où il a également obtenu sa licence en lettres. Reçu avocat en 1905, il fut élu député à la Chambre des Communes en 1911; c'est lui qui a appuyé le discours du Trône cette année-là. Assistant de l'Orateur de la Chambre en 1915, il est devenu lui-même Orateur en janvier 1916. Ministre du Conseil Privé en 1917, il démissionna comme membre du Gouvernement de Sir Robert Borden en avril 1918. Juge de la Cour Supérieure de la Province de Québec depuis mars 1921, l'honorable Albert Sévigny en est devenu Juge en Chef le 13 octobre 1942.

L'Institut Démocratique Canadien rappelle que tout le monde est cordialement invité à cette conférence qui aura lieu dans la grande salle de l'Hôtel Windsor.

Les sièges sont absolument gratuits et comme ils s'enlèvent rapidement on est prié de les réserver sans tarder en s'adressant à L'Enc. 5671, bureau 603, Edifice Keefer, 1440 ouest, rue Ste-Catherine, Montréal.

LONDRES. — Pour la première fois depuis cette guerre, on a recueilli et publié les chiffres démontrant le nombre d'heures de travail accomplies par presque tous les différents types de travailleurs industriels en Grande-Bretagne. L'examen fut entrepris pour la première semaine de juillet 1943 et le résultat parut dans la Gazette du Ministère du Travail de février 1944. Il est démontré que pour les différentes occupations, la moyenne des heures de travail effectuées par les hommes de 21 ans ou plus était de 529 heures par semaine; les femmes de 18 ans ou plus, 459; les jeunes garçons de 14 à 20 ans, 48 heures; et les jeunes filles de 14 à 17 ans, 45. La moyenne totale était de 50 heures par semaine.

LES ANCIENS COMBATTANTS DU CANADA

et leurs privilèges d'après-guerre

Voici la quatrième annonce d'une série ayant pour but de renseigner la population canadienne sur les projets de rétablissement des militaires des deux sexes. Pour obtenir les renseignements complets, conservez et lisez chaque annonce.



Pour renseignements complets, demandez un exemplaire de la brochure intitulée "Le retour à la vie civile."

LE SOIN DES BLESSÉS ET DES MALADES

La législation canadienne relative aux traitements et aux pensions

Le Canada a assumé, comme sa moindre obligation envers les membres des forces armées, qu'avant leur retour dans la vie civile, on prenne toutes les dispositions possibles en ce qui concerne la santé et que, de plus, une pension soit accordée pour toute incapacité permanente due au service. Des soins médicaux de toutes sortes sont fournis et des hôpitaux d'anciens combattants ont été établis d'un océan à l'autre. Le matériel pour les traitements les plus modernes a été installé et les plus grands spécialistes dans toutes les branches de la médecine et de la chirurgie ont mis leurs services à la disposition des vétérans.

Il y a un traitement gratuit avec allocations pour toute personne libérée, pendant la première année après le retour dans la vie civile, et un traitement gratuit avec allocations pour les affections ouvrant le droit à pension, pendant la vie entière du pensionné.

Ceux qui sont libérés de l'armée, incapables de travailler et ayant encore besoin d'un traitement, peuvent continuer de recevoir la solde et les allocations afférentes à leur grade durant un an, si nécessaire, et durant une plus longue période, lorsqu'ils ont encore besoin d'un traitement pour une affection ouvrant le droit à pension.

PENSIONS

La pension peut être accordée à trois conditions bien simples et bien faciles à comprendre:

1. Lorsque l'ancien combattant a servi sur un théâtre réel de guerre, le décès ou toute invalidité permanente qui n'est pas due à l'inconduite, donne droit à une pension.

Les Directeurs du Bien-être des Anciens Combattants sont postés dans des centres stratégiques situés dans toutes les parties du Canada. Ces fonctionnaires font bénéficier les Anciens Militaires de leurs conseils et de leur aide et il est bon de les consulter lorsqu'il s'agit de n'importe quel problème de rétablissement civil.

2. (a) Lorsque l'ancien combattant a servi au Canada seulement, le décès ou l'incapacité due au service ouvre le droit à pension.
(b) Le décès ou l'incapacité grave qui ne sont pas imputables au service peuvent ouvrir le droit à pension si, à défaut d'une pension, l'intéressé est exposé à la misère.

DES EMPLOIS POUR LES INVALIDES

Il existe un vaste programme d'éducation, qui est en plein fonctionnement, pour assurer une carrière heureuse et fructueuse aux anciens combattants qui souffrent d'invalidité par suite de leur service de guerre. Nombre de sociétés bénévoles contribuent à cette œuvre, tandis qu'une aide spécialisée peut être obtenue d'organismes tels que les Amputés de guerre du Canada, l'Institut canadien national des aveugles, et la Société canadienne des sourds et des partiellement sourds.

LA RESPONSABILITÉ DU PUBLIC

Cette série d'annonces a donné, sous une forme abrégée, un aperçu du programme canadien de rétablissement civil en faveur de l'ancien combattant de l'un ou de l'autre sexe. Toutefois, cette responsabilité n'incombe pas seulement au Parlement. Ce dernier peut fournir la législation et les fonds, mais, en définitive, ce sont les vétérans eux-mêmes ainsi que la population canadienne qui peuvent assurer l'exécution du programme. Jusqu'ici, le public n'a pas ménagé son appui, mais une application heureuse de ces mesures exige une plus ample collaboration de la part du public. Il faut la compréhension et la collaboration de toute la population.

Publié par autorité de l'honorable Ion A. MacKenzie, Ministre des

AFFAIRES DES ANCIENS COMBATTANTS

STANCES MÉCHANTES

Vos plus séduisants atours,
Femme cruelle! la vie
Voudra pourtant qu'un beau jour...
Personne ne les envie!

Votre sourire argentin,
Vos yeux qui toujours supplient,
Et l'éclat de votre teint,
Seront de ceux qu'on oublie.

Et votre corps désirable,
Ardent, agile, gracieux,
S'affichera, vénérable,
A mon cœur, à mes yeux.

Mes desirs seront très lents —
A tous les vôtres semblables —
Car il est vrai que le temps
Sait nous rendre raisonnables.

Vous pouvez être très sage
Sans devenir détestable;
Toute femme est à la page...
Qui sait dire, un "NON" aimable!

Faut avoir un brin d'esprit
Avec pareille beauté;
Les autres vous ont tout pris,
Oh! la triste vérité!

Votre splendeur — orpheline
De toute autre qualité —
Vous verra crier famine
Vous l'avez bien mérité!

Car ces gens qui sont avides
De la fleur de vos vingt ans,
Ne voudront pas voir les rides
Que vous donnerez le temps.

C'est là le côté tragique
Et nous n'y pouvons rien faire!
Rendez-vous donc sympathique
A ceux qui veulent vous plaire.

La grâce de vos atours
Mettra le monde à vos pieds;
Cela ne dure qu'un jour
Et ne vaut pas l'amitié!

Ernest PALLASGIO-MORIN

Conversation de Table

Développement de l'Art Culinaire CHAPITRE III - No 7

par Louis P. De Gouy

Il y a des siècles et dans beaucoup de pays d'Europe et d'Asie, particulièrement en Perse, la mort d'un grand homme voulait qu'à ses funérailles, son cheval, sa famille et ses amis, pleuraient pendant toute la durée de la procession funéraire. Ces pleurs artificiels étaient prodigés en mettant de la graine de moutarde dans les narines et du cheval et des humains.

Homme d'esprit et comprenant son époque tout à fait, il commençait par composer des vinaigres à l'usage des femmes et des hommes; sa clientèle se composa bientôt de tous les égarés et de tous les petits-maitres de l'aristocratie, de duchesses, de marquises, de comtesses, de jeunes muguets, et de d'abbés galants; travailler pour le boudoir était un moyen sûr d'arriver à la cuisine. Avant Bourcey, il n'existait que neuf espèces de vinaigre: il en ajouta quatre-vingt-dix, et de santé. Il multiplia également les vinaigres de table. Ses moutardes étaient au nombre de vingt-quatre: Moutarde rouge, Moutarde fine aux câpres, Moutarde fine aux anchois, moutarde en poudre, moutarde à l'ail, moutarde à l'estragon, à la capucine, au citron, à la Choleul, à la Choley, à la conserve, aux fines herbes, à la grecque, à la maréchale, à la marquis, à la reine, à la romaine, aux truffes. Toutes étaient de lui, excepté la moutarde aux câpres et aux anchois. Les plus en vogue furent celles à la ravigote, à l'ail, aux truffes, aux anchois et à l'estragon. Le bon porte avec lui son brevet de longévité; la moutarde de Bourcey est venue jusqu'à nous, quoique un peu disparue tout de même.

En même temps que Bourcey, fleurit Bordin, qui, comme Bourcey, a son parti dans notre époque, et qui inventa en 1762 la moutarde dite de santé. Il composa les recettes de quarante espèces de moutardes différentes: Moutarde impériale, Moutarde au vin de Champagne, à la romaine, aux champignons, à la rose, à l'italienne, à la vanille.

En 1815, en comptant les vingt-neuf espèces de moutardes nouvelles inventées par Acloque, successeur et élève de Bourcey, la France possédait donc, sans compter la moutarde de Capitaine et celle de Dijon, quatre-vingt-quatre espèces de moutardes, lorsque Grimolet de la Reinière signala trois moutardes en nouvelles, ce qui portait le chiffre à quatre-vingt-seize. Ces trois moutardes étaient: celle de Chalon-sur-Saône, celle de Besançon, celle de Saint-Brieux.

Voici ce que dit l'illustre dégustateur chez lequel nous devons constater une préférence marquée pour MM. Bourcey et Bordin, que nous soupçonnons d'avoir été des abonnés assidus et fructueux à l'Almanach des Gourmands.

Un apothicaire-chimiste de Saint-Brieux, vient d'y élever une fabrique de moutarde, qui n'est pas sans mérite et qui a surtout beaucoup de force et de montant. Elle commence à pénétrer dans l'ancienne Armorique et jusque dans le Cotentin. M. Maout, c'est ainsi qu'on appelle ce bafacirt-Tsmou-ggan appelle fabricant prédestiné, dont le nom, comme on le voit, renferme les cinq premières lettres de moutarde, se propose de fonder un établissement à Paris.

Mais ce peu qu'il ait dit du produit de M. Maout avait suffi pour fixer les yeux sur lui. Le docteur Gastald, Portalis, Cambacérés se déclarèrent pour la moutarde de Maout, et tant que l'on soupait en France, c'est-à-dire tant que l'on mangeait avec une certaine délicatesse, la moutarde celtique apparut sur les meilleures tables à côté de celles de Bourcey et de Bordin. Ce triumvirat, plus heu-

Beaucoup de gens doivent attendre

Les personnes qui croient qu'aujourd'hui la guerre contre l'Allemagne se terminera par notre victoire, les verront également la fin de la rareté des articles pour la consommation civile qu'ils ne peuvent actuellement se procurer, seront certainement déçues.

Il faudra de nombreux mois avant que les manufacturiers actuellement engagés dans la production de matériel de guerre puissent convertir leurs industries à la production des marchandises d'usage civil.

Il y aura aussi les problèmes des approvisionnements de matières premières et de main-d'œuvre appropriée, problèmes qui ne se résoudront pas immédiatement.

Ces faits s'appliquent à la rareté des appareils téléphoniques et à l'impossibilité où se trouvent présentement des milliers de civils d'obtenir le service téléphonique à leurs demeures.

Les manufacturiers de matériel pour le téléphone ont été presque entièrement pris par la production d'équipement pour fins de guerre.

Cela peut prendre plusieurs mois, après que les commandes de guerre auront cessé, avant que leurs usines puissent être converties à la production de matériel pour répondre aux besoins civils.

Toutes les personnes touchant à l'industrie du téléphone font de leur mieux afin que les appareils et le matériel dont on dispose satisfassent le plus grand nombre de demandes possible.

ILS ÉTABLISSENT UN RECORD POUR LE CANADA



La plus forte souscription par des employés d'une même entreprise au cours de la campagne du septième emprunt a été celle des hommes et des femmes du Réseau National. Ils ont établi un nouveau record pour tout le Canada en achetant des obligations au montant de \$13,733,550, battant ainsi de \$1,000,450, celui qu'ils avaient établi lors de la dernière campagne. Il y eut 90,779 souscripteurs, ceux d'Air-Canada et de National Railways Munitions Ltd. y compris, soit une augmentation de 8,411 sur le nombre de souscripteurs à l'emprunt précédent.

La souscription totale des employés du Réseau aux sept emprunts de la victoire a été de \$40,785,250. Celle de la campagne s'est élevée à \$90,550,000, soit une souscription totale de \$140,342,150.

Cette photographie montre quelques employés du Réseau groupés autour de l'une des locomotives les plus modernes de la compagnie, la 6009, et symbolise l'effort combiné de tous les employés du Réseau. Les équipes de trains, les employés des ateliers, des remises à locomotives, des bureaux et des gares du Réseau, les préposés à l'entretien de la voie, le personnel des bureaux du télégraphe, des messageries, du service de camionnage, des hôtels et des bateaux, hommes et femmes, à travers tout le pays, ont contribué généreusement au succès de la campagne. Avant même que celle-ci ne soit terminée, ils avaient dépassé de beaucoup leur objectif.

Les derniers chiffres compilés, M. H. C. Vaughan, président et directeur général du Réseau National, adressa un message de félicitations aux 2,500 sollicités et 91,000 employés de la Compagnie pour leur magnifique succès.

M. D. C. Grant, vice-président directeur des finances fut l'organisateur de la campagne pour tout le Réseau. MM. J. P. Johnson, J. F. Pringle et W. R. Dovenish, respectivement vice-présidents des régions de l'est, du centre et de l'ouest du Réseau, furent chargés d'assurer le succès de la campagne dans leur région respective.

SPECTACLES et CONCERTS

Orpheum

"La fille de Ziegfeld"

L'un des meilleurs films de la décennie, "Ziegfeld Girl" de la Metro, prendra l'affiche vendredi, à l'Orpheum, dans sa version française. On y verra plusieurs numéros musicaux par Judy Garland, Tony Martin, Hedy Lamarr et Lana Turner. Plus de soixante des plus jolies filles d'Amérique sont parties de la distribution et toutes portent sur les tables du célèbre Adrian. James Stewart joue le premier rôle de ce super-musical. Trois jeunes filles, inconnues du public, sont sorties de l'obscurité pour atteindre la renommée dans le Ziegfeld Folies. On les suit pas à pas, passant avec elles par toutes les incertitudes de la gloire qui se dessine.

Plusieurs numéros de chant très populaires tels que: "You Stepped Out of a Dream", "Caribbea", "I'm Always Chasing Rainbows", "Minnie from Trinidad" et plusieurs autres sont entendus au cours du film.

Palace

"Arsenic and Old Lace"

Suivant l'opinion des directeurs de cinéma, il est beaucoup plus facile d'être un acteur dramatique qu'un bon comédien. Ils disent même qu'un acteur ne peut jouer la comédie sans avoir, d'abord étudié l'art dramatique.

"Arsenic and Old Lace" qui prendra l'affiche vendredi au Palace a été adapté au cinéma d'après un roman de Joseph Kesselring. En tant que livre "Arsenic and Old Lace" est un drame, mais la Warner en a fait une parfaite comédie, qui met en vedette Gary Grant.

La version cinématographique diffère un tant soit peu de la version théâtrale qui obtint un énorme succès sur le Broadway et le côté romantique du film a été intensifié, le rendant encore plus drôle.

Priscilla Lane, Josephine Hall, Jean Adair et John Alexander, ces trois derniers faisaient partie de la troupe du Broadway, sont les vedettes du film.

Loew's

"Since You Went Away"

en 2e semaine

La direction présentera "Since You Went Away", avec Claudette Colbert, Joseph Cotten, Jennifer Jones, Shirley Temple, Monty Woolley, Lionel Barrymore et Robert Walker. Le film nous présente une famille américaine du Middle-West. Ses activités, ses joies, ses peines, ses projets, ses réalisations, sont toutes choses plausibles que l'on trouverait dans n'importe quelle famille de classe moyenne.

Ladies' Morning Musical Club

Nadia Reisenberg, célèbre pianiste russe, reçoit son éducation musicale à St-Petersbourg, au Conservatoire Impérial où elle eut sous la direction du grand Leonid Nikolaiev.

Nadia Reisenberg a à son actif d'avoir fait connaître en Occident les principales œuvres pour piano des compositeurs russes contemporains: Miasskovsky, Schoenberg, Stravinsky, Shostakovich, etc. Nadia Reisenberg s'intéresse aussi à la musique de chambre et fait partie de plusieurs organisations du genre.

C'est avec grande joie que le comité du L.M.M.C. présente à ses abonnés, le 30 de ce mois, à 3 heures de l'après-midi à l'hôtel Ritz-Carlton, la grande artiste qu'est Nadia Reisenberg dans le programme suivant:

Air, Variations, Presto... Haendel
Sonate no 1 en fa mineur... Schumann
Barcarole, Op. 60... Chopin
Nocturne, Op. 35 no 2 en mi b majeur... Chopin
Tarentelle, Op. 43... Chopin
Etude-Tableau, Op. 33 no 8 en sol mineur... Rachmaninoff
Prélude Op. 23 no 9 en mi b mineur... Rachmaninoff
Prélude Op. 32 no 5 en sol majeur... Rachmaninoff
Mouvement dansant - gai... Babin
Confidance, Op. 96... Prokofiev
Toccata, Op. 11... Prokofiev

Capitol

"Our Hearts Were Young and Gay"

Le Capitol présentera vendredi la très spirituelle adaptation cinématographique du livre de Emily Kimbrough et de Cornelia Otis Skinner, "Our Hearts Were Young and Gay".

Ce film raconte le voyage en Europe des deux auteurs, qui allèrent visiter Londres et Paris et se trouvèrent mêlés ou créèrent des situations amusantes, embarrassantes et hilarantes. Gail Russell et Diana Lynn jouent le rôle des deux auteurs, alors qu'elles étaient très jeunes filles.

D'après les critiques d'Hollywood ce film est l'un des plus drôles et des plus spirituels de l'année.

Le deuxième film au programme sera "Take It Big" avec Jack Haley et Harriet Hilliard.

Princess

"Sensations of 1945"

Les meilleurs comédiens, des danseurs experts, des virtuoses du piano et les plus célèbres orchestres américains, voilà ce que nous verrons dans le film "Sensations of 1945" qui prendra l'affiche vendredi au Princess. La distribution d'étoiles de cette production comprend Eleanor Powell, W. C. Fields, Dennis O'Keefe, A. Aubrey Smith, Sophie Tucker, Eugene Pallette, Mimi Forsythe et David Lichine. On y verra et entendra aussi les orchestres de Cab Calloway et Woody Herman.

Le deuxième film au programme, "Talk about Jacqueline" mettant en vedette Hugh Williams, Carla Lehmann et Joyce Howard.

C'est à VOUS de défendre la liberté! — Enfilez-vous!

PRIÈRE

Seigneur, j'ai peur...
La vie hurle dans les cloisons de mon âme,
tout mon être est pris de panique.
Mon cœur, moteur à cantilène,
étouffe et râle
sous la palinodie trop forte du destin révéle.

Mes voiles me cachent la mer.
Des matelots de mâle audace surgissant de tous bords,
tueurs d'idéal, d'amour et de poésie,
veulent mêler mes cordages et rendre folle ma misaine.

Seigneur,
faites qu'après Vous je demeure capitaine,
déjouez les complots d'une mutinerie concertée,
rendez-les à la mer et haiez mon courage...

A nouveau faites-moi seul.
Préservez-moi des courants.
Je ne veux observer que vos étoiles et de me guider que d'elles...
Éprouvez-moi dans les nuages et dans les absences de lune
mais ne me retirez pas le soutien des illusions parfaites,
la foi des rêves
et les forces titaniques de la prière.

Mon espoir en Vous.

Guy MAUFFETTE

La Saison Musicale à New-York

La Philharmonie de New-York après avoir ouvert sa 103ième saison sous la direction brillante de son "Musical Director" Dr Arthur Rodzinski a eu comme premier invité l'éminent chef d'orchestre français Pierre Monteux. Je l'ai connu en 1899 quand il était premier violon solo aux Concerts Colonne à Paris, et, à ce moment, il était considéré comme un des meilleurs violonistes d'Europe. Il n'y est pas resté longtemps, car la direction de l'orchestre l'attirait à un tel point qu'il a été mis à la tête d'un nouveau groupement de jeunes musiciens qui s'occupait surtout à présenter au public parisien de la musique, non jouée par les deux orchestres attitrés de Paris: Lamoureux et Colonne.

Pierre Monteux introduisit à Paris la musique de Stravinsky. Je n'oublierai jamais la première du "Sacre du Printemps" qui a été affrété et hué, mais cela ne décourageait pas le jeune chef d'orchestre. Il continuait avec tenacité son chemin tracé. A côté des modernes, il se distinguait tout particulièrement dans l'interprétation des œuvres sublimes de Brahms, pas encore appréciées par le public parisien.

Pendant la guerre de 1914-1918, Monteux était, au début, dans les tranchées à Solosons et dans l'Argonne, mais le gouvernement préféra le retirer du front pour l'envoyer à l'étranger représenter l'Art français. Il est venu aux Etats-Unis en 1916-17 avec le Ballet Russe de Diaghileff qui eut tant de succès. Monteux a dirigé avec succès, depuis ce temps, plus de 60 orchestres en Europe et en Amérique. Partout la critique reconnaissait son mérite transcendant et comme interprète et comme musicien raffiné.

Olin Downes, le critique universellement connu du New York Times, certainement pas un bémol, comble Monteux d'éloges comme interprète de Brahms, dont il a joué la 3ième Symphonie ainsi que de Beethoven dont la première Symphonie a été rendue avec un regain de raideur et de finesse.

Monteux a aussi présenté un jeune pianiste prodige de 16 ans Léon Feischer, de San Francisco, qui a étonné tout le monde avec l'interprétation si musicale du difficile concerto de Brahms en ré mineur. Pour un artiste si jeune, c'est peu ordinaire.

Le deuxième soliste était Michael Rosenker qui jouait le concerto en ré mineur de Sibelius. Ce violoniste qui partage le pupitre de concertmaître avec Corrigan, no a superbement joué; cependant, son violon avait bien du mal à se faire entendre à travers l'accompagnement de l'orchestre. Son ton n'était pas assez fort tout en étant suave et doux.

Pierre Monteux a dirigé en tout huit concerts à la Philharmonie et nous souhaitons qu'il revienne bientôt.

On vient de m'annoncer qu'un jeune Canadien, Ross Pratt, de Montréal, vient d'être engagé pour une série de concerts à Mexico musicien puisse interpréter de fa- étudié à l'Académie Royale de Londres et également avec Harold Claxton. En ce moment il est en tournée au Canada.

Marcel M. BILD

New-York, le 16 novembre 1944.

enfants

USENT

vite

LEURS

souliers!

1,300,000 PAIRES DE PLUS

— L'ANNÉE DERNIÈRE

Au cours des douze derniers mois, la production canadienne de souliers pour enfants a été 25% plus élevée qu'en 1939 — ce qui constitue un chiffre record, obtenu grâce à la rationalisation de la production sous la surveillance de l'Administration de l'Industrie et de la Chaussure, Commission des Prix et du Commerce, et à la coopération des fabricants. Et ceci a été accompli sans nuire à la fabrication de beaucoup d'autres modèles de souliers plus essentiels, à l'usage des ouvriers des usines de guerre, qui usent leurs chaussures beaucoup plus vite qu'à l'ordinaire.

LES SOULIERS À SEMELLES DE CAOUTCHOUC DISPARAISSENT PAR ENCHANTEMENT

En temps normal, la plupart des jeunes Canadiens usent chaque année au moins une paire de souliers de toile avec semelles en caoutchouc. Mais les sources d'approvisionnement de caoutchouc naturel ayant été coupées par l'ennemi, la fabrication des chaussures requérant du caoutchouc a été sérieusement restreinte. On emploie maintenant du caoutchouc synthétique ou régénéré dans la fabrication de ce genre de chaussures. Le nombre de paires disponibles s'est accru cette année et il sera plus considérable l'année prochaine. Les souliers à semelles de cuir ont remplacé les souliers à semelles de caoutchouc, mais les premiers exigent plus de soin, sinon ils s'usent rapidement. Par exemple, si les souliers en cuir sont mouillés, on doit les faire sécher lentement, pas trop près du feu et les cirer. Ce n'est pas toujours la qualité inférieure d'un soulier, mais le manque de soin, qui en raccourcit la durée.

LE CUIR SERT À LA GUERRE

Il faut du bon cuir fort pour les souliers d'enfants, mais il faut réserver presque tout ce cuir pour les chaussures de nos soldats. Une partie des peaux nécessaires nous viennent de l'Amérique du Sud et d'autres pays. La guerre a réduit nos importations, et nous éprouvons des difficultés à nous procurer suffisamment de peaux à l'étranger et au pays, et à les faire tanner, faute de main-d'œuvre. Toutefois, la fabrication des chaussures de qualité a été poussée au plus haut point, en tenant compte de la main-d'œuvre et des matières premières disponibles. Bien que les ouvriers de la chaussure aient fait des heures supplémentaires, il est impossible, en temps de guerre, d'augmenter la production pour des fins civiles ou de convertir l'outilage d'une manufacture, en vue de fabriquer des souliers d'un autre genre, par exemple des souliers pour enfants au lieu de souliers pour dames. Les procédés, les machines et les formes sont différents.

LES PEAUX DE CUIR DEVIENNENT DES SOULIERS

On a grand besoin de cuir en temps de guerre, surtout pour les chaussures. Un soldat requiert quatre paires de souliers durant sa première année d'instruction militaire, et, ensuite, trois paires par année. Mais ce qui est plus important encore, c'est de ressembler ses chaussures, quatre ou cinq fois par année. Les chaussures des militaires sont faites du meilleur cuir. Les autres catégories de cuir sont donc employées pour les besoins civils. On se sert également de cuir pour les gilets et les mitaines des aviateurs. Il faut aussi du cuir pour confectionner les courroies des machines des usines de guerre et les harnais dont se servent les cultivateurs. Le meilleur cuir sert donc à la guerre.

LA COMMISSION DES PRIX ET DU COMMERCE EN TEMPS DE GUERRE

CETTE ANNONCE FAIT PARTIE D'UNE SÉRIE DE MESSAGES DONNANT LES FAITS CONCERNANT L'APPROVISIONNEMENT DES MARCHANDISES COURANTES

Domaine du Canada
Province de Québec
District de Montréal
AVIS DE REQUÊTE
POUR DIVORCE
AVIS est par les présentes donné que JOSEPH HENRI MAUDRY, de la ville et du district de Montréal, Province de Québec, peintre, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session ou à sa prochaine session afin d'obtenir un bill de divorce de son épouse, ROSE-EVA BOTCHARD, pour cause d'adultère.
Fait à Montréal, Province de Québec, ce 15ème jour de novembre 1944.
NORMAN C. DENTY
Edifice Chambre de Commerce,
Chambre 14,
25, rue St-Jacques,
Montréal, P.Q., Canada.
Procureur du requérant.

VOLTAIRE

(250e anniversaire)

En novembre 1694, naissait à Paris François-Marie Arouet. Esprit indépendant dès sa jeunesse, il est exilé en province à 20 ans pour une satire poétique contre le Régent et sa fille; de retour, une nouvelle satire, contre Louis XIV, le fait emprisonner un an à la Bastille; en sortant de là à 24 ans, il fait jouer sa pièce "Oedipe" qui est très acclamée; puis, à la suite d'une querelle avec le chevalier de Rohan en 1725, il est bâtonné et rentre de nouveau à la Bastille. Ainsi commença à se manifester l'esprit sans doute le plus délié et le plus combattif de tous les temps.

Par ailleurs, le préjugé sut accabler après sa mort celui que l'on osa peu affronter de son vivant. Si Voltaire fut rusé dans sa casuistique, il faut reconnaître qu'en retour personne n'eut plus que lui à subir une calomnie plus unanime, plus ignorante ni plus rampante. Mais comment Voltaire pouvait-il aussi s'attendre, avec son talent, à être si peu lu ou du moins défendu?

En premier lieu, l'on exagéra la portée de plusieurs mots de Voltaire: tout spécialement, l'on prétendit que "l'infâme" que combattit tant Voltaire était le catholicisme, quand c'était tout simplement l'hyppocrisie sous toutes ses formes.

De même, on fit une montagne d'une minime allusion de trois lignes aux argents de neige du Canada ("Candide", ch. XXIII). Combien ne savent de Voltaire que cette prétendue horreur qui leur corne encore aux oreilles, pour avoir mille fois lu ce mot toujours si burlesquement commenté!

Presque tous encore, sans avoir lu Voltaire, s'accordent à le déclarer fort superficiel, sur l'affirmation éhontée de quelque piteux professeur. Que ceux qui répètent ce jugement par espèce de tradition lisent donc seulement quelques "Dialogues philosophiques", parfois comparables aux dialogues merveilleux de Socrate. Un mot célèbre du roi de Prusse est ici à retenir: "Ce n'est pas un seul homme qui fait le travail prodigieux que l'on attribue à M. de Voltaire: il y a à Cirey une Académie composée de l'élite de l'univers... et l'ouvrage de cette Académie se publie sous le nom de Voltaire."

Quand la grande critique admet que Voltaire touche à tous les genres sans s'être montré médiocre dans aucun, l'on nous rappellera à la fois que son contemporain Diderot a évalué que Voltaire avait été second en tout.

Comme par ironie enfin, c'est surtout à Voltaire que nous devons l'apothéose de "Britannicus" et d'"Athalie", pièces peu goûtées du temps de Racine. Nommé-t-on souvent qu'a proclamé "Britannicus" la "pièce des connaisseurs"? Et "Athalie" fut peut-être restée un jour, alors qu'elle est presque devenue, depuis que l'a écrit Voltaire, "le chef-d'oeuvre de l'esprit humain".

Henri TRANQUILLE

DAME en NOIR

par Camille MAYRAN

Édité par Sequana — distribué par Pascal

Ce roman se recommande surtout par la qualité remarquable de son écriture. Le style est d'une élégance et d'une perfection qui s'adaptent parfaitement au traitement tout en nuances du sujet délicat. Une oeuvre qui se lit avec plaisir pour sa valeur artistique plutôt que pour des situations d'un intérêt palpitant, ou pour une intrigue dont l'agencement nous entraînerait vers la fin, liés par une curiosité piquée à vif.

Le sujet est simple et gracieux, traité cependant avec une franchise qui rend l'ouvrage d'une lecture profitable pour les jeunes filles catholiques de bonne famille. La troublante question: "la future épouse doit-elle savoir ce qui l'attend dans le mariage?" reçoit ici une question pleine de tact.

Mlle Paule de La Houssaye va épouser un jeune médecin, Yves Noyelle. A la suite d'une visite du fiancé, Mme de La Houssaye observe chez Paule un trouble inaccoutumé. Elle confesse sa fille et celle-ci lui fait lire une lettre d'Yves dans laquelle le jeune homme — avec infiniment de délicatesse et de réserve — lui révèle la communion physique intime et profonde qu'ils doivent connaître dans le mariage. Cette révélation a bouleversé l'innocente ignorance de Paule. Alors, Mme de La Houssaye — la dame en noir — évoque son propre mariage à Xavier de La Houssaye, bel officier intelligent qui, après avoir mené la vie plus ou moins débauchée des gens de son monde, a voulu épouser une petite oie blanche et a tenu à ce que celle-ci garde, dans le mariage, la honte du plaisir qu'il pouvait lui donner. Ce séduisant soudard est courageusement mort pour la patrie, quand la guerre est venue. C'est sans doute tout ce qu'il savait faire. Et la jeune veuve, tenue par une mère à l'esprit étroit et aux préjugés rigides, a mené depuis une existence dont tout le vide ne lui apparaît qu'aujourd'hui. Mme de La Houssaye ne peut s'empêcher d'envier un peu sa fille, à qui la prévoyance délicate autant qu'éclairée de son fiancé promet une vie plus heureuse et mieux remplie.

Cette simple histoire est si bien racontée qu'on ne saurait n'y point goûter de charme. Mme Camille Mayran a su réussir cette chose rare: un bon roman qui le soit dans les deux sens du terme.

E.-Ch. H.

Les riches heures

par Marcelle Michelin
Brentano's

M. Julien Benda, dans son *Propre*, si j'ai bonne mémoire, avance que "les grands événements historiques doivent être vus de la coulisse, montrés sous leur aspect d'humanité moyenne et familière". Ce qui l'incitait à prendre la défense du Waterloo de la Chartreuse de Parme contre celui des Misérables; ce qui lui fera préférer sans doute dans le fond de son coeur *Les dieux ont soif* à la *Révolution* de M. Michelet.

Le problème de la reconstitution historique demeure irrésolu, car l'adaptation "familiale" est impossible si elle ne s'appuie sur quelque document. Mais chercher à apposer les mérites des deux genres différents est assez vain; contentons-nous de cette opinion, fort modérée, tirée de l'ouvrage déjà mentionné: "La présentation des grands sujets sous le jour de l'intime me semblait une des choses les plus savoureuses de l'art littéraire".

Je sais qu'un esprit chagrin se défilera de M. Benda, pensant que l'auteur de *La trahison des clercs* est aussi l'auteur de *La grande épreuve des démocraties*. Le pauvre, il y verra illogisme, et me dira que cette autorité n'est guère valable. Ce débat nous entraînerait loin et, malgré mon esprit chagrin, je refuse de m'y aventurer.

Le grand sujet — la France de Jeanne d'Arc et de Louis XI — Mademoiselle Michelin l'aborde par des chemins de traverse. Eut-elle l'intuition que les lumières du "jour de l'intime", pour être moins fulgurantes que certains phares haut juchés, conservent cependant un attrait singulier? Je l'en soupçonne volontiers.

M. Gustave Cohen, avec l'art d'enchanter qu'on lui connaît, situe admirablement, dans un *Avant-Propos*, ces contes écrits dans une langue savoureuse, teintée d'un rien d'archaïsme. "Autant que son érudition", écrit M. Cohen, sa réussite est faite d'imagination, de don d'évocation du passé, de connaissance de l'ancienne langue", autant de choses qui ne peuvent que surprendre chez cette jeune Française, "argentine de naissance, franc-comtoise de père et mère, américaine d'éducation, bachelière du lycée français de New York, étudiante en médecine de l'Université de Montréal". Et l'on m'assure qu'elle a à peine vingt ans... On ne le dirait pas, à lire *Un soldat à Monthéry*: certaines descriptions atteignent à une puissance d'évocation assez rare, et le style robuste est loin de trahir l'auteur.

Tout le petit peuple qu'elle évoque, Mademoiselle Michelin sait l'animer d'une sensibilité discrète, mais toujours présente. La tendresse qu'elle lui voue retient ses contes d'apparaître comme de sèches reconstitutions académiques, car c'est l'âme d'un peuple qu'elle a désiré rejoindre à travers les événements, les dates et les grands noms. On ne peut s'empêcher de conclure avec elle:

"Les hommes passent, mais leur oeuvre demeure. Tournons-nous vers la France de Loys XI. Elle est belle par-dessus toutes les Frances, parce qu'elle grandit de la douleur commune d'un peuple éprouvé. Refoulée par l'invasion aux rives de la Loire, contrainte de se mûrir dans ses plus lointaines provinces, privée de ses plus riantes contrées, abandonnée de sa capitale, elle lutte avec toute l'obstination d'un peuple qui ne sait pas mourir..."

Quiconque aime voir évoquer sous "le jour de l'intime" et du familier des heures de France qui furent riches entre toutes ne lira pas sans quelque émotion ces contes charmants de Marcelle Michelin.

La quête de l'existence

par Edmond Labelle
Fides

Que les poètes ne font-ils que peindre et laisser à leur thuriferie le soin de déduire les théories de leurs oeuvres? Edmond Labelle a sans doute lu l'*Art poétique* de Claudel et la *Vie recluse en poésie*; le malheur, c'est qu'il s'en souvient.

M. Labelle ouvre ainsi son livre: "Au point de départ de toute recherche humaine comme à son terme, j'ai ou sourd inextricablement la source de la connaissance, puis, plus loin, quand s'élargissent ces bassins de la science creusés de main d'homme, vers la mer inaccessible, au cours de la plus intense distraction ou de la plus faible activité, dès le seuil de l'abstraction introduisant au jeu

MUSIQUE

par Léo-Pol Morin
BEAUCHEMIN

Les nombreux amis et admirateurs fidèles à la mémoire de Léo-Pol Morin accueilleront avec joie la publication, par les Editions Beauchemin, des études et textes divers laissés par le regretté musicien.

Ainsi que l'écrivait fort justement notre confrère Marcel Valois: "Par ce choix de chroniques et de causeries, Léo-Pol Morin va continuer dans le grand public et surtout parmi la jeunesse de vivre pour la cause de la musique qu'il servit avec tant d'intelligence et de verve..."

"A relire ces textes les uns à la suite des autres, on constate l'étendue de sa curiosité d'esprit, la modération et la finesse de ses jugements, la profondeur de son attachement à l'art..."

"Dans tout le volume il n'y a pas un article indifférent, et nombreux sont ceux que seul Morin pouvait écrire. Sa vie, tragiquement écourtée, nous a privés de ses jugements toujours pertinents, lumineux et personnels. Pour les jeunes amis de l'art s'éveillant à la musique d'orchestre, ce livre constituera une mine précieuse."

"L'ouvrage, triplement et très heureusement préfacé par S. Exc. M. Jean Dany, MM. Marcel Dugas et Robert de Roquebrune, deviendra le livre de chevet de tous les jeunes amis de la musique." Tous ceux qui, chez nous, s'inté-

hallucinant des miroirs qui se renvoient indéfiniment l'image d'une réflexion, antérieurement à l'éveil de la conscience jusqu'à l'extase naturelle, est impliquée nécessairement l'affirmation de l'être".

Ici, on reprend son souffle. On compte: un, deux, trois... Et on repart. Il y en a pour 68 pages. A la fin, on est supposé avoir trouvé ce que M. Labelle appelle l'"Existentiel". Je n'essaierai point de vous définir l'Existentiel, car j'avoue n'y pas avoir compris grand chose. Je laisse ce soin à M. Labelle:

"De la notion d'être, la plus universelle, monopolisant tout ce qui de quelque façon a raison d'être, de cette acceptation de l'être en tant qu'être, objet formel de la métaphysique, si je néglige les êtres de raison et possibles, pour délibérément me tourner (nette orientation en ce carrefour) vers ces êtres qui, dans la réalité, indépendants de la considération de mon esprit, existent, commettent l'acte d'exister: Dieu essentiellement et les créatures seulement par participation, je dégage l'aspect existentiel, plus restreint, bien entendu, mais autrement plus objectif, puisqu'il ignore le logique et l'hypothétique, et plus savoureuse, accaparé par le Créateur et son opulente ineffable création".

Voilà qui fera pâmer d'aise notre ami Hertel qui, pareillement, se vante d'ignorer le logique!... Dans tous les cas, l'Existentiel, c'est ça!... Rien que ça!

Cette phraséologie pédante, sinon puérile, est d'autant plus regrettable que les poèmes qui la suivent sont très beaux.

Qu'Edmond Labelle laisse à d'autres le métier d'écrire une prose aussi illisible; ses dons de poète sont authentiques et se passent de ce genre de présentation qui ne fait qu'indisposer le lecteur.

Le *Récitatif à la lune* est certainement de la meilleure veine poétique:

"Or j'ai franchi le seuil de la demeure
(quotidienne,
"Où, sous des plafonds bas et lourds
(à porter, les persiennes
"Hystériques lueurs sur des murs muets
(l'ennui,
"Croupissant dans l'ombre stagnante un
(douceâtre aujourd'hui

Vision est un autre beau poème, et *Il neige*, qui est peut-être un peu long, à mon goût. *Air de musette devant la crèche* est une charmante petite chose:

"Un mage pas trop sage
"Et quelque peu volage
"Epris en son jeune âge
"Moins de pèlerinages
"Que de vagabondages;

"Un mage, petit personnage,
"N'arrivant pas, trainant bagage,
"D'un long voyage en équipage,
"(A vrai dire: du volage!)

"Un nouveau mage,
"Sans cadeau,
"Sans chameau,
"Malgré l'usage.

Hymne au printemps, dont voici:

"L'hiver a disparu,
"L'ours blanc qui regagne le pôle solitaire
"Parmi les phoques mous luisant aux
(clartés funéraires,
"Déjà l'hiver n'est plus
"La neige s'est fanée, la glace a fait
(de l'eau
"Et la bise a molli comme une haleine
(sur ma peau.

Tryptique d'automne est un autre beau poème, de même que les *Terrets*. En guise d'art poétique me plaît moins, mais le *Prélude*,

"Désse, le prélude implorant nous
(tes doigts
"Exalte un grave amour...

... rappelle un peu certain poème de Nelligan.

Telle qu'elle, la *Quête de l'existence* contient une prose exécrable et des poèmes que je mettrai dans n'importe quelle anthologie canadienne de haute tenue. Le sens du verbe, Edmond Labelle le possède; si l'ésotérisme qu'il cultive — c'est son droit — présente des inconvénients, comme celui de rendre la phrase gratuite, du moins aux yeux du lecteur, on peut dire qu'il conserve encore assez de clarté. Moins longs, quelques-uns de ces poèmes sembleraient moins essouffés vers la fin. Mais ces défauts sont secondaires; il reste qu'Edmond Labelle se présente du premier coup comme un poète avec lequel il faut compter.

P. G.

Morin écrivait beaucoup et se servait souvent de ses anciens articles pour en rédiger de nouveaux sur un même sujet de musique. Mais sa richesse intellectuelle, son sens critique, sa vive imagination, lui suggéraient toujours des idées nouvelles. De sorte que deux ou trois études sur un même thème peuvent renfermer des ressemblances, des paragraphes identiques, et être pourtant très différentes. On a tenu à respecter non seulement le texte, mais aussi la pensée du musicien dans ses phases diverses et ses aspects changeants. Une étude de Debussy, sur la musique allemande, sur un opéra, etc., se développait parfois en une conférence pour la radio, puis en un article de journal. Les idées de l'écrivain se transformaient à propos d'un même sujet, car Léo-Pol Morin avait un esprit vivant, sensible et créateur."

Les éditeurs ont suivi un ordre logique pour le classement des études contenues dans le volume qu'ils nous présentent. Quelques indications manuscrites de l'auteur les ont aidés.

Le livre, bien présenté, est orné d'un portrait de Léo-Pol Morin exécuté par Adrien Hébert.

F.-X. L.

Faites abonner un ami!

Sachez grouper autour de ce vaillant hebdomadaire toutes les forces de la pensée et de la raison. C'est le meilleur moyen de prouver votre sincérité et d'assurer le triomphe de vos convictions.

ABONNEMENT

Montréal et autres pays (1 an) \$3.00
Canada et Royaume-Uni (1 an) \$2.50

Le Horla

par Guy de Maupassant

(Suite)

18 août. — J'ai songé toute la journée. Oh! oui, je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplir toutes ses volontés, me faire humble, soumis, lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

19 août. — Je sais... je sais... je sais tout! Je viens de lire ceci dans la *Revue du Monde Scientifique*: "Une nouvelle assez curieuse nous arrive de Rio de Janeiro. Une folie, une épidémie de folie, comparable aux démences contagieuses qui atteignent les peuples d'Europe au moyen âge, sévit en ce moment dans la province de Sao Paulo. Les habitants éperdus quittent leurs maisons, désertent leurs villages, abandonnent leurs cultures, se disant poursuivis, possédés, gouvernés comme un bétail humain par des êtres invisibles bien que tangibles, des sortes de vampires qui se nourrissent de leur vie, pendant leur sommeil, et qui boivent en outre de l'eau et du lait sans paraître toucher à aucun autre aliment."

"M. le professeur Don Pedro Henrique, accompagné de plusieurs savants médecins, est parti pour la province de Sao Paulo, afin d'étudier sur place les origines et les manifestations de cette surprenante folie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront les plus propres à rappeler à la raison ces populations en délire."

Ah! ah! je me rappelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa sous mes fenêtres en remontant la Seine, le 8 mai dernier! Je le trouvais si joli, si blanc, si gai! L'Etre était dessus, venant de là-bas, où sa race est née! Et il m'a vu! Il a vu ma demeure blanche aussi; et il a sauté du navire sur la rive. Oh! mon Dieu!

A présent, je sais, je devine. Le règne de l'homme est fini.

Il est venu, Celui qui redoutait les premières terreurs des peuples naïfs. Celui qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les sorciers évoquaient par les nuits sombres, sans le voir apparaître encore, à qui les pressentiments des maîtres passagers du monde prêtèrent toutes les formes monstrueuses ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des farfadets.

Après les grossières conceptions de l'épouvante primitive, des hommes plus perspicaces l'ont présenté plus clairement. Mesmer l'avait divinisé, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert, d'une façon précise, la nature de sa puissance avant qu'il l'eût exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux vouloir sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, suggestion... que sais-je? Je les ai vus s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puissance! Malheur à nous! Le Malheur à l'homme! Il est venu, le... comment se nomme-t-il?... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... ou... il le crie... j'écoute... je ne peux pas... répète... le... Horla...

J'ai entendu... le Horla... c'est lui... le Horla... il est venu!... Ah! le vautour a mangé la colombe, le loup a mangé le mouton; le lion a dévoré le buffle aux cornes aigües; l'homme a tué le lion avec la flèche, avec le glaive, avec la poudre; mais le Horla va faire de l'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf; sa chose, son serviteur et sa nourriture, par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous!

Pourtant, l'animal, quelquefois, se révolte et tue celui qui l'a dompté... moi aussi, je veux... je pourrai... mais il faut le connaître, le toucher, le voir! Les savants disent que l'œil de la bête diffère du nôtre, ne distingue point comme le nôtre... Et mon œil à moi ne peut distinguer le nouveau venu qui m'opprime.

Pourquoi? Oh! je me rappelle à présent les paroles du moine du Mont-Saint-Michel: "Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui existe? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les forêts, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises et jette aux brisants les grands navires; le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'avez-vous vu et pouvez-vous le voir? Il existe pourtant!"

Et je songeais encore; mon œil est si faible, si imparfait, qu'il ne distingue même point les corps durs, verres!... Qu'une glace sans tain

barre mon chemin, il me jette dessus comme l'oiseau entré dans une chambre se casse la tête aux vitres. Mille choses en outre le trompent et l'égarer. Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point apercevoir un corps nouveau que la lumière traverse?

Un être nouveau! pourquoi pas? Il devait venir assurément! pourquoi serions-nous les derniers? Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les autres créés avant nous? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des ressorts trop complexes, que le nôtre, qui vit comme une plante et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies, aux déformations, aux putréfactions, poussive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, oeuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'histoire jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare les apparitions successives de toutes les espèces diverses?

Pourquoi pas un de plus? Pourquoi pas aussi d'autres arbres aux fleurs immenses, éclatantes et parfumant des régions entières? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau? — Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères nourriciers des êtres! Quelle pitié! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille? Comme tout est pauvre, mesquin, misérable! avarement donné, séchement inventé, lourdement fait! Ah! l'éléphant, l'hippopotame que de grâce! Le chameau, que d'élévation!

Mais direz-vous, le papillon! une fleur qui vole! J'en rêve un qui serait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même expérimenter la forme, la beauté, la couleur et les mouvements. Mais je le vois... il va d'étoile en étoile, le rafraîchissant et les embaumant au souffle harmonieux et léger de sa course!... Et les peuples de là-haut le regardent passer, extasiés et ravis!

Qu'ai-je donc? C'est lui, lui, le Horla, qui me hante, qui me fait penser ces folies! Il est en moi, il devient mon âme; je le tuerais!

19 août. — Je le tuerais! Je l'ai vu! Je me suis assis hier soir, à ma table; et je faisais semblant d'écrire avec une grande attention. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je pourrais peut-être le toucher, le saisir? Et alors!... alors, j'aurais la forme des désespérés; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour l'étranger, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

J'avais allumé mes deux lampes et les huit bougies de ma cheminée, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes; à droite, ma cheminée; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longtemps ouverte, afin de l'attirer; derrière moi, une très haute armoire à glace, qui me servait chaque jour, pour me raser, pour m'habiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je passais devant.

Donc, je faisais semblant d'écrire, pour le tromper, car il m'épiait lui aussi; et soudain, je sentis, je vis certain qu'il lisait par-dessus mon épaule, qu'il était là, frôlant mon oreille.

Je me dressai, les mains tendues, en me tournant si vite que je faillis tomber. Eh bien!... on y voyait comme en plein jour, et je ne me vis pas dans ma glace!... Elle était vide, claire, profonde pleine de lumière! Mon image n'était pas dedans... et j'étais en face, moi! Je voyais le grand verre limpide du haut en bas. Et je regardais cela avec des yeux affolés; et je n'osais plus avancer, je n'osais plus faire un mouvement, sentant bien pourtant qu'il était là, mais qu'il m'échappait encore, lui dont le corps imperceptible avait deviné mon reflet.

(A suivre)

Cigares
WHITE
OWL
Votre marchand peut parfois en manquer, mais, bonté! quel régal quand il en a!

THE ROYAL TRUST

SÉCURITÉ

CORPORATIVE

SERVICE

PERSONNEL

105 ouest, rue St-Jacques

Harbour 4221

“Orphée” et “Oédipe - Roi” de Jean Cocteau

Une observation préliminaire : le programme, distribué par les Compagnons avant la représentation, est extrêmement intéressant. Une seule chose m'a surpris, bien plus que choqué : ce court article d'André Georges, *En marge de la lettre à Maritain*. Écrit en 1926, cet article est tout plein d'enthousiasme pour la “conversion” de Cocteau ; le fils prodigue est revenu au bercail et les enfants sages lui font fête... C'était beau en 1926, mais singulièrement démodé aujourd'hui que tout le monde connaît le dévouement de cette “histoire” ; M. Maritain en fut quitte pour ses espoirs, et le fils prodigue retourna à la ville...

On observera de même avec quelque amusement que c'est sur la lettre à Maritain et non sur l'œuvre théâtrale de Cocteau que M. André Georges se base pour écrire : “... elle (la lettre) indique que l'auteur abandonne une certaine poésie apparente pour la poésie profonde, réelle...” C'est tout de même fort gratuit ; ne raisonnez pas autrement le type qui me découvrirait le génie le jour où j'écrirai dans la *Revue Dominicaine*. Quant on parle de la poésie d'un théâtre, c'est dans ce théâtre qu'il en faut chercher les signes, non dans une lettre ou dans une attitude vis-à-vis une croyance... C'est déplorable, cette tournure d'esprit.

Le programme présente une analyse d'*Orphée* signée : René Salomé. Et nous voici rendu à parler de la pièce...

Un confrère qui a lu le morceau littéraire de M. Salomé avant de voir la représentation écrit dans un hebdomadaire un papier qui, pour injurieux qu'il soit, n'en représente pas moins l'impression générale du “commun spectateur”, dont le jugement a été faussé dès le départ. Je cite mon confrère, et le nomme — Pierre Ostiguy — afin que son erreur soit publique :

“Cette légende d'*Orphée*, vieille comme la tragédie et inspiratrice de plusieurs chefs-d'œuvre tant de la peinture que de la musique que de la littérature, avait des dieux ou des créatures divinisées comme personnages, mais ceux-ci avaient une forme humaine et faisaient des actes humains (c'est le fond de la mythologie ancienne) ; Cocteau, lui donne à ses personnages une forme si vague qu'on ne peut les identifier, la trame de leurs actes est même inexplicable. *Orphée* est un affreux mélange de symbolisme (vitrier) de charlatanisme (Mort) et de spiritisme (cheval) et les actes de ces personnages n'ont aucune relation entre eux — ou du moins, il faut une bonne volonté héroïque pour leur en trouver une !

“Tout esprit analytique est complètement dérouteré devant ce labyrinthe d'épisodes dont plusieurs restent sans dénouement, sans issue. Symbolisme !... prétexte banal pour s'affranchir de la logique... Le symbole a eu son époque dans la littérature, mais il s'est abstenu de ces amphigouriques et grossières images chères à Cocteau. Celui-ci fait symbolisme sur symbolisme, et cela ne donne pas de l'hyper-symbolisme, mais de l'hypo-symbolisme. L'action dramatique ne procède qu'à coups de mystérieuses aventures ; faire la synthèse d'*Orphée* : c'est pulvériser cette œuvre. *Orphée* est une véritable énigme de Sphinx et je doute qu'Oédipe puisse l'expliquer ! Pour admirer *Orphée*, il faut renoncer à comprendre, c'est pourquoi *Orphée* me dépasse”.

Je ne jeterai point la pierre à M. Ostiguy — on ne peut faire grief à un homme de manquer d'entendement, ce n'est point sa faute. Le coupable, c'est ce monsieur Salomé, auquel les Compagnons ont fait la maladresse de recourir.

Dans un long essai, daté encore de 1926, période de la “conversion”, M. Salomé s'acharne à démontrer qu'*Orphée* est une pièce à thèse ; avec un malin plaisir, il découvre dans chaque geste, dans chaque parole, dans chaque silence même, un symbole. Pour lui, Cocteau veut “démontrer”, veut “prouver”. Il nous retrace l'histoire de l'*Orphée* de Cocteau avec un luxe de détails et de précisions, une floraison de déductions qui enchantent notre esprit critique, mais se révèlent, à l'expérience, n'avoir guère de rapport avec la pièce. Les silences de Cocteau, dans l'*Orphée*, au lieu de voir en eux des silences scéniques comme tous les silences scéniques, M. Salomé les interprète au gré de sa fantaisie comme les porteurs de quelque message, particuliers, momentanés. Ainsi, l'*Orphée* devient un pot-pourri de symbole. Le pauvre spectateur, et M. Ostiguy, prévenus qu'ils étaient, s'attendaient à assister à l'exposition d'une “thèse”, au déroulement de quelque syllogisme, ils attendaient “la preuve”, comme ce type qui demande devant une abstraction de Picasso : “Qu'est-ce que ça veut dire ?” Forcément, ils sont déçus !

C'est avec raison qu'on pourra dire : Cocteau vendu par ses frères. Les Compagnons ne se sont pas assez méliés de ce genre d'exégèse, et ça leur est retombé sur le nez, non sous forme de langues de feu, mais d'articles de critiques dérouterés et d'appréciation de spectateurs perdus.

L'*Orphée* n'est pas une pièce à thèse ! L'*Orphée*

ne veut rien prouver !... L'*Orphée* est avant tout : un SPECTACLE !

Comme il est stupide de chercher un sens précis, une définition dans une abstraction, ainsi était-il ridicule de demander à l'*Orphée* un sens, tel qu'on entend la chose pour la *Maison de Poupée*, par exemple, ou chaque geste, là, est ordonné en raison d'un but précis à atteindre. Il ne s'agit pas de comparer les genres ; ces genres sont différents en eux-mêmes mais ne s'excluent pas l'un l'autre, comme les portraits de Rembrandt sont différents des abstractions de Picasso ou de Pellai, mais ne se posent pas “contre” eux ; autant discuter qui de la symphonie ou du choral se rattache à la musique, à l'exclusion du reste. On compare deux chorals entre eux, ou deux symphonies entre elles, c'est tout. Ainsi, on ne compare pas Cocteau à Racine. L'*Orphée* a quelque Mystère, c'est ridicule.

Cocteau, précisément, aura voulu se dégager de cette norme qui réduisait les efforts des dramaturges réalistes et naturalistes : tout en fonction d'une action unique, centrale. Cocteau introduit cette forme de poésie qui est le discontinu et la fantaisie ; j'entends par là que l'action se détend, s'élargit, se refuse à servir une intrigue, précise et rigoureuse.

C'est ce que l'on n'a pas compris, d'ailleurs, lorsqu'on a comparé Claudel à Shakespeare. Pas le moins du monde, Claudel — je ne parle pas de la langue — est beaucoup plus près de Racine, en ceci qu'il n'est pas une scène qui ne soit ordonnée “directement” en fonction de l'action centrale dans l'*Otage*, dans l'*Echange*, dans l'*Annonce faite à Marie*. Tête d'or aurait supporté la comparaison, mais c'est un genre dont Claudel s'est éloigné avec toutes ses autres tragédies. Shakespeare, lui, au lieu de procéder de l'intérieur, comme Claudel et Racine, procède de l'extérieur, comme fera Cocteau, sur une autre échelle, évidemment. Dans le *Marchand de Venise*, combien trouve-t-on de scènes qui n'ont avec l'action principale que le rapport de conquérir à créer une ambiance, une atmosphère, au sens humain ? Dans *Hamlet*, l'histoire d'Ophélie est un hors d'œuvre absolument gratuit, que ne se fut permis Racine, ni Claudel. Et ainsi de suite...

Pour ma part, je vois dans ce procédé de Shakespeare une adresse supérieure, une force particulière créatrice d'une poésie intense. La logique trop rigoureuse m'apparaît détestable au théâtre, pour cette raison que le théâtre, comme je le disais plus haut, est un spectacle. Il s'agit d'exposer le spectacle de vies humaines, de sentiments humains, non le spectacle de raisonnement et de spéculation. Et on rejoint la poésie au théâtre quand on rejoint cet aspect fragmenté de la vie, d'une vie où la fantaisie et l'imprévu ont plus de part que la logique.

Il en est de même pour Cocteau. La scène avec la Mort et ses assistants n'est reliée au drame d'*Orphée* et d'Eurydice que par un fil très ténu ; les différentes scènes elles-mêmes ne semblent pas se rattacher avec trop de rigueur les unes aux autres. C'est que Cocteau donne le “spectacle” d'un drame et non sa “dissection mathématique”. Il ne faut pas chercher à trouver un message dans chacune des phrases ou des scènes ; c'est dans l'ensemble du spectacle que Cocteau dit ce qu'il veut dire. On ne juge pas une toile par un fragment détaché et examiné à la loupe ; on prend du recul et on regarde le tout. Une scène détachée de Cocteau n'apporte rien et déroute l'esprit critique : rien de plus évident, et il faut avoir une drôle d'intelligence pour s'en étonner. On ne distique pas l'*Orphée*, pas plus qu'on ne distique la *Mona Lisa* ou la 5e de Beethoven : le charme s'opère tout au long et dans l'ensemble. Laissons aux pions d'académie le soin de s'attarder sur les détails, de compter, les virgules et de scruter les points de suspension.

Le drame d'*Orphée*, c'est le drame de l'homme et de la poésie. La question est : Cocteau a-t-il réussi à nous donner le spectacle du drame de l'homme et de la poésie ? A quoi bon chercher midi à quatorze heures ? Pour moi, je réponds : oui ! Et admirablement ! Je voudrais continuer, mais l'espace m'est comploté. Je crois qu'on m'aura compris...

Les Compagnons de St-Laurent nous ont donné un spectacle unique, et il faut les en remercier. L'*Oédipe-Roi* est plus connu et je n'insisterai pas, ci ce n'est pour faire observer que le ton, par endroit, semblait déclamatoire. Cette pièce, arrangement de l'*Oédipe* de Sophocle, ne se donne que pour un arrangement ; elle a séduit la critique et le public par le peu d'effort qu'elle leur demandait. Le véritable Cocteau, cependant, c'est dans l'*Orphée* qu'il fallait le chercher.

Par cette expérience, les Compagnons auront vu qu'il y a encore du chemin à faire avant de faire accepter à Montréal le théâtre qui n'est pas du chiqué. Ils savent cependant qu'ils peuvent compter sur un petit groupe qui les admire pour leur courage et leur probité artistique.

Pierre GELINAS

Les Amis de l'Art

Le nom de la Société des Amis de l'Art est devenu synonyme de dévouement à la jeunesse. L'inscription de nos membres allant toujours croissant et notre programme prenant chaque jour plus d'envergure nous demandons à tous ceux qui s'intéressent à notre oeuvre une contribution financière, quel qu'en soit le montant, car si notre tâche a pris de grandes proportions, elle réclame aujourd'hui une organisation plus importante et des frais d'administration plus lourds à supporter.

Voici le rapport de l'Association des Amis de l'Art, concernant leurs activités :

Membres inscrits : 8936 appartenant à 255 institutions, dont 21 sont situées hors de Montréal. Courrier hebdomadaire : 450 copies distribuées. Billets vendus ainsi répartis : ballets 204 ; théâtre 2291 ; débats 1,210 ; concerts symphoniques 1,433 ; les Variétés Lyriques 1,2796 ; exposition d'art hollandais 22,766 ; récitals : chant 516, piano 445, violon 283 ; amusements : Ice Capades 1,286 ; Ice Follies 1520, Rodéo 807.

Total : 34,040
Billets gratuits : 9,067
Grand total : 43,137

HOES CONTROLE

Sur présentation de la carte d'identité :

Forum (hockey). Avec laissez-passer obtenus au Secrétariat, sur présentation de la carte d'identité :

Musée Historique Canadien, Musée de l'Église Notre-Dame, Château de Ramezay. Billets à prix réduit avec présentation de la carte de membre :

France-Film (Cinéma). Concours-rédaction : Exposition de cinq siècles de Peinture hollandaise :

Deux cents rédactions françaises sélectionnées à raison d'une copie par classe, dont trente-neuf furent primées. Soixante-cinq rédactions anglaises, également sélectionnées dont dix-sept furent primées. Dons reçus et distribués : Argent, 150 dollars ; volumes, 107.

VISITES ORGANISEES

Pour l'exposition hollandaise : Etudiants des institutions de Dorval, Saint-Hyacinthe, Saint-Jérôme, Saint-Jean, Ottawa, Québec, Rigaud, Granby, L'Assomption, Saint-Thérèse, Napierville, Laval-des-Rapides, Nicolet, Saint-Lambert et Montréal.

Pour la Bibliothèque Saint-Sulpice, le Conservatoire de Musique et d'Art Dramatique et l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal.

Visites sur invitation par notre courrier : Exposition de livres, de peintures, de dessins, de photographies, de travaux d'artisanat et de fleurs ; conférences, concours d'éloquence.

LUBOSHUTZ et NEMENOFF AU SAINT-DENIS

En entendant certaines interprétations parfaites de pièces originalement écrites pour grand orchestre et transposées pour deux pianos, je n'ai pu parfois m'empêcher d'évoquer ces dessins ou gravures exécutés en noir et blanc d'après des peintures à l'huile, et faites avec un art tel que, malgré l'absence de couleurs, on retrouvait toutes les valeurs de l'oeuvre originale, toute sa densité et toute sa perspective. Plus de vingt fois, j'ai prié un ami à moi de me faire entendre, sur son phonographe, deux enregistrements d'une même oeuvre, l'une par un grand orchestre symphonique — l'un des plus réputés du monde — et l'autre par des pianistes-duettistes assez peu connus... Et chaque fois, après cette double audition, je me demandais en quel cas la musique était le mieux servie, où se trouvait la plus grande perfection...

Cette impression, comment ne l'aurais-je pas éprouvée vendredi soir en entendant ces grands artistes que sont Luboshutz et Nemenoff exécuter avec une rare perfection, sur leurs deux pianos, des pièces telles que la *Scène du Couronnement*, de Boris Godounov, ou l'*Ouverture des Noces de Figaro* ? Ces maîtres du “noir et blanc” nous rendent sur leurs deux instruments toutes les valeurs orchestrales des oeuvres interprétées. On n'y sent pas les pièces un peu dénudées comme il arrive lorsqu'on joue au piano tel ou tel air conçu pour orchestre. Constamment, les thèmes se développent en belles masses harmoniques, d'une richesse et d'une variété qui nous étonnent.

On sent à les entendre que M. Pierre Luboshutz et Mme Genia Nemenoff sont préoccupés de servir la musique, et de la bien servir, bien davantage que de poser aux virtuoses et de se gagner de faciles triomphes par un jeu brillant et riche en effets. Toute la musique qu'ils jouent, ils l'interprètent avec un beau sentiment, une rare conscience artistique. Comme il arrive toujours en pareil cas, c'est le public qui y gagne — le meilleur public, s'entend — et les plus authentiques amateurs de bonne musique ont goûté, au concert Luboshutz-Nemenoff, une joie d'une rare qualité, un délicat régal. “Comme c'est reposant !” s'écriait à l'entracte un de mes confrères pour qui j'ai beaucoup d'estime et d'admiration. Je ne puis certes que l'approuver. Oui, nous avons entendu ce soir-là un concert qui, tant par sa composition que par son exécution, nous a procuré la plus agréable détente.

Le programme était court, ce qui a permis aux pianistes de donner de nombreux rappels pour se rendre aux désirs d'un auditoire enthousiasmé. Il y a quelques choses de bien agréables dans l'imprévu de ces pièces qui ne sont pas inscrites au programme et que les musiciens nous offrent un peu au gré de leur fantaisie, ou de l'inspiration du moment. Le désir de plaire et de recon-

naître l'appréciation marquée par le public s'y exprime de la plus charmante façon. Et les auditeurs ont ce plaisir de recevoir plus qu'on ne leur avait promis...

La première partie du concert se composait de deux groupes, l'un classique, l'autre romantique : 1—L'*Ouverture des Noces de Figaro*, de Mozart, arrangement de Conus et le Concerto en la mineur de Vivaldi — écrit pour violon par le compositeur, transposé par le clavecin par Jean-Sébastien Bach, et arrangé pour deux pianos par M. Isidor Philipp. Après la grâce légère de l'*Ouverture*, le Concerto nous est apparu d'une beauté riche et profonde. 2 — Andante et Variations de Schumann et Rondeau de Chopin. Oeuvres peu connues de ces deux maîtres. Très beau Schumann. Interprétation parfaite.

Après cette partie du concert, les pianistes-duettistes nous ont offert en rappel un arrangement délicieux de l'*Ouverture du Barbier de Séville*. Rarement Rossini a été mieux servi.

La deuxième partie consistait en la *Danse macabre* de Saint-Saëns et un groupe de pièces russes. La musique de Saint-Saëns retrouve, ainsi interprétée, une espèce de jeunesse, un charme neuf et différent. On en pourrait dire autant de l'*Alouette* de Glinka. La *Scène du Couronnement*, de Moussorgsky, garde dans cette transposition toute sa richesse, tous ses effets dramatiques. Quant à la *Danse Russe* tirée du ballet *Pétrouchka*, de Stravinsky, je ne l'ai jamais entendue interpréter avec autant d'esprit, si ce n'est par le compositeur lui-même et le violoniste Douchkine. La spirituelle Polka de Shostakovitch, pleine d'effets neufs et imprévus, a été admirablement rendue par Luboshutz et Nemenoff. Ils se sont amusés à nous en donner ensuite une version “adoucie”, où se trouvent escamotées quelques-unes des dissonances les plus hostiles aux oreilles bourgeoises. Les arrangements de ce groupe entier étaient dus à M. Luboshutz lui-même.

Puis les rappels : Une Rumba qui, d'être jouée à leur manière par ces deux grands musiciens, prenait un charme imprévu. Une *Danse tzigane* qui se trouvait, de même, enrichie par le jeu des interprètes. La magnifique *Danse rituelle du Feu*, de l'Espagnol de Falla, rendue dans un mouvement admirable. Et le *Tambourin chinois*, chose exquise qui a été exquieusement exécutée. Enfin, un double rappel : L'*Orientale* de César Cui (à ce qu'il m'a semblé du moins... mais ici, je ne garantis pas ma mémoire) et le *Vol du Bourdon* de Rimsky-Korsakoff.

Ainsi qu'on en peut juger, programme d'une belle variété, où chacun pouvait trouver la musique de son choix. Mais ce dont on ne peut juger par un compte-rendu, c'est de la perfection du jeu de Luboshutz et Nemenoff — perfection qui nous a fait goûter les pièces mêmes dont le choix nous enchantait le moins.

Emile-Charles HAMEL

Certaines réparations
ne peuvent
être retardées!

Il peut parfois être désastreux de remettre à plus tard, faute des fonds nécessaires, des réparations qui s'imposent à votre maison. Si vous vous trouvez dans une telle situation, voyez immédiatement le gérant de votre succursale de la Banque Royale et demandez-lui de vous prêter l'argent qui vous permettra de mettre les travaux en marche.

La Banque Royale du Canada prête volontiers de l'argent pour l'exécution de tels travaux ou pour tous autres besoins personnels raisonnables. Ces emprunts peuvent être remboursés durant des périodes de six, douze ou même dix-huit mois, par versements mensuels, trimestriels ou autres, à votre convenance.

Si vous avez besoin d'un prêt personnel pour quelque besoin inattendu, adressez-vous à la Banque Royale du Canada. Le gérant se fera un plaisir de discuter la question avec vous.

PRÊTS POUR USAGE PERSONNEL

Pour payer des comptes de médecins, dentistes ou hôpitaux... pour acquitter des impôts, consolider des dettes ou acheter du mobilier... pour réparer ou améliorer votre maison... pour payer l'instruction de vos enfants... pour pouvoir profiter d'une aubaine qui se présente en affaires... et pour tout besoin urgent.

Des endosseurs ne sont pas nécessairement requis.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que ANNA OSTRONOFF, de la cité et district de Montréal, dans le comté d'Hocheville, dans la Province de Québec, épouse de Joe Smilstone, plombier, de la cité et district de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, un acte de divorce d'avec son époux, JOE SMILSTONE, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, dans la Province de Québec, ce vingt-sixième jour d'octobre A. D. mil neuf cent quarante-quatre.

JOHN J. WASSERMAN, Procureur de la requérante, Chambre 712, Edifice Insurance Exchange, 276 Ouest, rue St-Jacques, Montréal.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que CATHERINE WINIFRED HOWARD, épouse de la Cité de Verdun, dans le District de Montréal, dans la province de Québec, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, GORDON RAYMOND BAILEY, premier chauffeur de la Cité de Verdun, dans le District de Montréal, dans la province de Québec, pour cause d'adultère et de désertion.

Daté à Montréal, dans la province de Québec, ce 26ème jour d'octobre 1944, A.D.

LYON W. JACOBS, G.R., Procureur de la Requérante

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est donné que WILLIAM BERNARD MCCARRICK, électricien de la cité et district de Montréal, Province de Québec, demandera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, un acte de divorce d'avec sa femme, DAME IRENE MAY CAMERON MCCARRICK, de la cité et district de Montréal, Province de Québec, pour adultère.

MONTREAL, ce 21ème jour de novembre, 1944.

ALEXANDER A. USHER, Procureurs pour le requérant, 276 St-Jacques, Ouest, Montréal 1, Qué.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que DAME ETHEL MAYBIRD WRIGHT LATREMOUILLE, de la cité de Westmount, District de Montréal, province de Québec, demandera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, un acte de divorce d'avec son mari, GABRIEL ARTHUR LATREMOUILLE, inspecteur de la ville de St-Lambert, District de Montréal, province de Québec, pour adultère.

MONTREAL, ce 21ème jour d'octobre, 1944.

ALEXANDER A. USHER, Procureurs pour la requérante, 276 rue St-Jacques, Ouest, Montréal 1, Qué.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que SYLVIA HENRIETTA McCulloch Peck, de la Cité de Montréal, district de Montréal, dans la province de Québec, épouse, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, HUGH DE MONTELEONE, de la Cité de Montréal, district de Montréal, dans la province de Québec, présentement servant comme officier dans les Forces Canadiennes de Sa Majesté pour cause d'adultère.

MONTREAL 4 août 1944.
Crescent, Edmond & Benliss, Procureurs de la Requérante, 215 Ouest, rue St-Jacques, Montréal, P.Q.

LE JOUR est édité par la compagnie Le Jour Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, suite 441, Montréal, tél. "Plateau 7471".
Gaston-Charles Harvey, directeur, et imprimeur par La Compagnie de Publication de "Le Jour".
Limitée, 180, est, rue Sainte-Catherine, Montréal.

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est donné par les présentes que THELMA ANN TONGUE, de la cité et district de Montréal, dans le comté d'Hocheville, dans la Province de Québec, épouse de James Isaac Grant, chauffeur de camion, maintenant dans la queue, dans le district de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada, à sa prochaine session, afin d'obtenir un Bill de Divorce d'avec son époux, le dit James Isaac Grant, pour cause d'adultère.

DATE à Montréal, dans la Province de Québec, ce vingt-quatrième jour d'octobre A. D. mil neuf cent quarante-quatre.

JOHN J. WASSERMAN, Procureur de la requérante, Chambre 712, Edifice Insurance Exchange, 276 Ouest, rue St-Jacques, Montréal.

Domination du Canada Province de Québec District de Montréal

AVIS DE REQUÊTE POUR DIVORCE

AVIS est par les présentes donné que RICHMOND CLARENCE COWDREY, de la ville et du district de Montréal, province de Québec, mécanicien, s'adressera au Parlement du Canada, à sa présente ou à sa prochaine ou à toute autre session subséquente, afin d'obtenir un Bill de Divorce de son épouse, Barbara Fowler, pour cause d'adultère.

FAIT A MONTREAL, DANS LA PROVINCE DE QUEBEC, ce 5ème jour de mai 1944.

Me DIDIER LEROUX, Procureur de la requérante, Edifice Chambre de Commerce, 23 Est, rue St-Jacques, Montréal, prov. de Québec, Canada.

Le Vrai Chez-Soi

Hotel St-Regis

392, RUE SHERBOURNE

RA. 4135 TORONTO



Al SHEAN et Charles WINNINGER, que l'on verra à l'Orpheum dans le film entièrement dialogué français "LA FILLE DE ZIEGFELD".

Hommage aux héros de la résistance

"Le Coeur de Paris" d'Ernest Pallascio-Morin en première mondiale à l'Arcade, vendredi

C'est avec plaisir que nous signalons à nos lecteurs la création d'une nouvelle pièce de notre collaborateur et ami, Ernest Pallascio-Morin. Le drame "Le Coeur de Paris" a été écrit par ce jeune et brillant dramaturge, d'après une idée de M. Raymond Pezzini.

L'on se souvient de l'enthousiasme suscité dans tout Montréal par la nouvelle de la libération de Paris. C'est ce même enthousiasme qui a guidé MM. Pallascio-Morin et Pezzini dans l'élaboration d'un drame destiné à rendre hommage à l'armée des ombres, ces héros de la résistance. L'oeuvre est d'une belle qualité comme on en jugera: le style est direct, l'action rebondit sans cesse et le portrait d'un peuple acharné à son propre travail de libération a été ciselé très habilement par M. Pallascio-Morin auquel on doit plusieurs pièces à succès toutes créées à la scène de l'Arcade. Nous pensons que "Coeur de Paris" est la première oeuvre au monde qui soit consacrée à la libération de Paris, à ses participants et à son héros le général Leclerc. La direction de l'Arcade n'a pas hésité à monter l'oeuvre et l'aurait fait plus tôt si certaines difficultés techniques n'étaient pas survenues.

La première d'une oeuvre canadienne-française suscite toujours un vif intérêt mais cette

fois l'intérêt se double d'un hommage rendu à des héros. Nous pensons que c'est la première pièce écrite sur le sujet.

En trois actes et six tableaux "Le Coeur de Paris" nous raconte la vie de la famille Delmont. En 1939, c'est la paix: le bonheur aussi puisque Marie Delmont est fiancée à François LeMarchand. Mais quelques jours plus tard c'est la guerre, la défaite, l'armistice, l'occupation. Tout croule dans la débâcle d'un pays battu mais non abattu... car la Résistance se prépare, elle traque le Nazi, le harcèle et puis finalement se venge et crie sa victoire le jour de la Libération. Nous verrons François et Marie vivre ces heures avec nous.

Une formidable mise en scène, tirée de documents authentiques venus de Paris, photographies, costumes, armes, etc., donnera un relief saisissant à toutes les scènes. Quant à la distribution elle est impeccable. Nommons MM. Marcel Chabrier, Roger Garceau, Jean-Paul Kingsley, Noël de Tilly, Henri Letondal, Willie Fréchette, Paul Thériault et Mmes Antoinette Gréoux, Jeanne Demons et le chœur d'Edouard Woolley.

C'est le succès de la saison 1944. Ne pas manquer "Le Coeur de Paris".



Josephine HULL et Jean ADAIR dans une scène de "ARSENIC AND OLD LACE", comédie de grande classe que le cinéma Palace met à l'affiche dès vendredi.

Préparatifs fébriles pour Fanny

L'Equipe se prépare très activement à donner au public une présentation impeccable de Fanny, la deuxième tranche du chef-d'oeuvre de Marcel Pagnol. Tous les interprètes travaillent d'arrache-pied leurs rôles respectifs et chacun sera à son meilleur pour incarner les différents personnages que cette pièce comporte.

Pierre Dagenais verra personnellement à la mise-en-scène et Jacques Pelletier comme à l'habitude brodera de magnifiques décors pour créer l'atmosphère de Marseille.

Cinq représentations sont présentement annoncées pour les 7, 9, 10 et 13 décembre en soirées. Il y aura une matinée le samedi 9 décembre.

L'Equipe se déplacera en janvier pour aller donner Marius à Québec. On s'attend dans la Vieillesse Capitale à un accueil des plus chaleureux car depuis plusieurs mois le public de Québec réclame cette pièce célèbre.

Fanny promet d'être à Montréal l'une des meilleures choses de la saison. On ferait bien de retenir immédiatement ses billets au Monument National, (MA. 3253)

"Ma liberté" de Denys Amiel joué avec succès à l'Arcade

La direction du théâtre Arcade s'applique cette année à nous faire connaître des oeuvres nouvelles, et nous constatons avec plaisir qu'elle ne le fait pas sans succès. La semaine dernière, c'était la première montréalaise du *Professeur Klenow*; la semaine prochaine, ce sera la première mondiale du *Coeur de Paris*, oeuvre de notre excellent ami Pallascio-Morin. Cette semaine également, nous assistons à une création, et d'un genre tout particulier: la pièce de M. Denys Amiel, *Ma Liberté*, que l'on présente cette semaine, était créée à Paris peu avant la guerre, en 1939, et tenait encore l'affiche au moment de la mobilisation générale, en septembre de cette année fatidique. C'est donc dire que nous sommes ici en présence d'une oeuvre nouvelle en tout point et qui acquiert, de ce fait, un titre de plus à notre attention.

La direction de l'Arcade nous a communiqué qu'elle n'avait pu se procurer qu'au prix de maintes difficultés une copie des dialogues, et qu'il avait fallu imaginer une mise en scène pour cette oeuvre, vu l'impossibilité où l'on se trouvait d'entrer en relations avec le producteur de l'oeuvre à Paris. Il convient de féliciter MM. Godeau et Letondal, ainsi que leurs collaborateurs, du beau travail qu'ils ont accompli pour monter cette fine comédie dans des conditions difficiles, mais avec tant de soin et un succès mérité.

Le rôle féminin principal de *Ma Liberté* a été confié à Mlle Janine Sutto; c'était, nous semble-t-il, l'interprète idéale pour le personnage bien moderne et assez complexe d'Alice. En même temps que nous applaudissons le retour de Mlle Sutto à l'Arcade, où elle n'avait pas joué depuis la saison dernière, nous avons salué avec plaisir la rentrée de Mlle Madeleine Davis, comédienne de talent dont la réputation n'est plus à faire. Nous ne pouvons que signaler une fois de plus le louable souci de France-Film de mettre en valeur le plus de talents possible. Les artistes et le public y gagnent.

Le thème de l'auteur ne manque d'originalité ni de hardiesse. Il prête à des interprétations diverses. On ne permettra de l'exposer ainsi que je l'entends:

A 19 ans, André Jannetier reconnaît et recueille la fille qu'il a eu d'une maîtresse, jeune fille de la société désireuse d'éviter le scandale et de refaire sa vie. Le jeune papa élèvera donc seul la petite Alice. Comme il est naturel, il s'attache à elle passionnément, et elle le lui rend. Le père et la fille ont les mêmes goûts, les mêmes sympathies et les mêmes antipathies.

Ils seraient parfaitement heureux ensemble et se suffiraient entièrement s'il n'y avait les exigences sexuelles. Le père a des maîtresses, mais Alice est une jeune fille bien: elle se mariera donc. Elle jette son dévolu sur Raymond Vercel, jeune homme séduisant, mais avec qui elle n'a pas deux idées en commun. Entraîné par l'exemple, M. Jannetier épouse lui-même sa dernière maîtresse en date, la jeune et jolie Suzanne, avec qui, de son propre aveu, il s'entend mieux la nuit que le jour.

On ne tarde pas à se rendre compte que, pour le père et la fille, Suzanne et Raymond ne sont que des consorts auxquels ils entendent bien ne faire aucune concession. André et Alice continuent de mener l'existence à laquelle ils étaient habitués, sortant ensemble, allant où bon leur semble, sans se soucier si cela plaît ou déplaît à leurs conjoints. S'ils sont unis aux deux autres par la chair, c'est bien ensemble, cependant, qu'ils forment un couple intellectuel et moral indissoluble.

Un soir, après une double scène particulièrement pénible, le père et la fille sont partis ensemble à un concert, abandonnant à leur sort Suzanne et Raymond. Nos deux négligés se trouvent de la sorte rapprochés par les circonstances et cèdent à un entraînement dont on ne saurait guère les blâmer, tant ils y ont été

poussés. Malheureusement, Alice et son père rentrent inopinément et découvrent l'adultère. Ils le prennent d'une façon bien dramatique pour l'amour qu'ils avaient jusque là témoigné aux coupables... Vraisemblablement, ils ne sont pas fâchés de cette occasion de se débarrasser de comparse qui, malgré le rôle effacé auquel ils les avaient tenus, avaient quand même fini par les lasser. Un double divorce leur rendra leur chère liberté.

Nous les retrouvons plus tard, ensemble toujours, le père et la fille, dans un hôtel de montagne. Le père a une nouvelle maîtresse et ne s'embête pas. Comme il n'en est pas de même pour sa fille, elle jette de nouveau son dévolu sur un brave jeune homme que, logiquement, elle devrait un an plus tard passer par-dessus bord. Mais la pièce finit à temps pour laisser au nouvel amoureux toutes ses illusions.

Peut-être l'auteur a-t-il, malgré tout, voulu rendre Alice sympathique et lui donner raison; peut-être faut-il mettre l'accent sur son désir de liberté... Mais cette liberté, il nous semble qu'elle y renonce assez facilement dès que ses sens parlent plus fort, et que ses exigences de jeune femme moderne lui reviennent avec une force particulière dès qu'elle en a assez de l'homme à qui elle avait aliéné cette liberté...

Au fond, personne dans la pièce n'est irrésistiblement sympathique, et personne n'a entièrement tort. C'est par là qu'elle est bien moderne et qu'elle plaît. Les caractères ne sont pas arbitrairement tranchés et départagés en "bons" et en "mauvais". On a affaire à un tas d'égoïstes semblables à nous mêmes et à tous les gens qu'on connaît. Chacun pense à soi et songe d'abord à son bonheur ou à son plaisir. Le père se soucie peu que le garçon que sa fille va épouser ne soit pas du tout le type qui pourrait assurer son bonheur. Pourvu qu'il continue de voir Alice tous les jours et de sortir avec elle comme par le passé, ça lui suffit. Devant la faute de Suzanne et de Raymond, André et sa fille ne songeront pas un instant à la part de responsabilité qu'ils ont eux-mêmes dans cette faute; l'occasion leur est trop belle d'écarter les fâcheux!

Telle quelle, la pièce a de la vie, du mouvement; le dialogue est bien écrit, bien mené. On sent constamment au coin des lèvres de l'auteur un sourire ironique. Amiel nous apparaît comme une sorte de misanthrope qui ne voit pas l'humanité trop belle et ne veut pas doter le théâtre de héros aussi factices que nobles et généreux. C'est pourquoi ses personnages, même quand ils ont de la nouveauté, gardent une vérité — une vérité légère et acidulée.

M. Marcel Journet nous est apparu excellent en André Jannetier. Très jeune et très élégant papa d'une grande jeune fille qui devient une jolie jeune femme. A ses côtés, Mlle Janine Sutto a campé une Alice d'un bel égoïsme, possédant assez de charme pour faire triompher toutes ses exigences.

M. Roger Garceau et Mlle Madeleine Davis sont demeurés plutôt sympathiques dans leurs rôles d'adultères assez involontaires. Ils ont apporté à certains passages difficiles de la souplesse et du doigté. Toute la pièce, grâce à leur jeu et à celui des vedettes, a gardé le ton léger de marivaudage auquel a probablement visé l'auteur.

Au dernier acte, Noël de Tilly a été très bien dans son rôle de jeune homme harponné par la terrible Alice. C'est une victime complaisante et qui, on peut le présumer, trouvera son profit à l'affaire... pour le temps qu'elle durera.

Mmes Renée Lorraine et Elisa Gareau complètent la distribution avec M. Willie Fréchette. Trois décors de M. Marcel Salette, tout à fait réussis, donnent au spectacle le cadre clair et moderne qui lui convient.

E.-Ch. H.

Le programme de Thomas-L. Thomas et Vivian della Chiesa

Les deux artistes qui se feront entendre en récital conjoint le vendredi soir 24 novembre, au théâtre Saint-Denis, le soprano lyrique Vivian della Chiesa, de l'Opéra de Chicago, et le baryton gallois Thomas-L. Thomas, qui s'est fait applaudir déjà au Metropolitan Opera, nous offriront le programme suivant:

Les berceaux... Fauré
Scène et grand air de "La Traviata" 1er acte... Verdi
Vivian della Chiesa
ENTRACTE
The Drooping Corn... Rachmaninoff
Bonjour Suzon... Delibes
Finale... Sharp
Love went a-riding... Bridge
Vivian della Chiesa
Sonnet... Vera Eakin
Joy Ride... Paul Sargent
My lovely one... Robert McGimsey
Jeri-Jericho... Robert McGimsey
M. Thomas
Au piano: Jacob Hannemann
L'assistance aura sans doute aussi le plaisir d'entendre les deux artistes en duo, à l'occasion des rappels.



VIVIAN DELLA CHIESA, soprano lyrique, reconnue comme la plus belle voix de la radio et THOMAS L. THOMAS, baryton, vedette des plus importantes émissions de la radio américaine que l'on entendra en récital conjoint, vendredi, 24 novembre, au St-Denis.

VICTOR FRANCO au SAINT-DENIS



L'admirable artiste ANNIE DUCAUX et VICTOR FRANCO, protagonistes du film "L'HOMME DU NIGER", dès samedi au Saint-Denis.

Saint-Denis

"L'Homme du Niger"

Le film "L'Homme du Niger" était impatiemment attendu par tout le public qui s'est donné rendez-vous pour la première fois ensemble Victor Franco et Harry Baur.

C'est en effet une aubaine dont on mesure aisément l'importance. De plus le film a été tourné au coeur même de la nature soudanaise, sur les bords du Niger ce qui accorde au film une atmosphère tout à fait nouvelle et authentique. Le film comporte deux sujets. Le premier c'est l'oeuvre de la France auprès des noirs de l'Afrique. Ici c'est Harry Baur qui domine dans le rôle du médecin dont toute la vie est consacrée à la lutte contre la lépre. Le second sujet c'est l'Amour et, naturellement, Victor Franco, Annie Ducaux et Jacques Dumesnil constituent le trio nullement classique puisque c'est la maladie de Franco qui changera la donnée première de la situation.

Atteint de la lépre Franco est forcé de sacrifier son amour et

c'est vers l'Afrique qu'il aime, vers le Niger qu'il se tournera afin de consacrer ses derniers jours à l'oeuvre qu'il peut et qu'il doit mener à bonne fin.

Ce n'est pas une histoire comme les autres. Elle sonne vraie. Nul doute que les admirateurs de Franco, de Baur, d'Annie Ducaux se presseront pour les admirer dans l'un de leurs meilleurs films.

Le second film sera la comédie "Adémaï aviateur" mettant en vedette nuls autres que Fernandel, Noël-Noël qui sont secondés par JJunie Astor, Sylvia Bataille et Paul Azais. Avec de tels artistes on est sûr de ne pas s'embêter.

Un SUCCES à l'ARCADE



M. ROGER GARCEAU qui fait partie de la distribution de la pièce d'actualité "Le Coeur de Paris", d'Ernest Pallascio-Morin. Cette oeuvre canadienne créée hier soir à l'Arcade connaît déjà un immense succès.

ST-DENIS

Namidi



L'HOMME DU NIGER

en programme double

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

ADÉMAI AVIAEUR

L'Equipe

présente

FANNY

Monument National
7, 9, 10 et 13
DECEMBRE

MA. 3253

Contrôle ouvert de
10 a.m. à 6 p.m.

À L'AFFICHE

MONTREAL

CAPITOL: "Our Hearts Were Young And Gay"
"Take It Big"
IMPERIAL: "Going My Way" — "Louisiana Hayride"
LOEWS: "Since You Went Away", 2e semaine.
ORPHEUM: "La Fille de Ziegfeld".
PALACE: "Arsenic And Old Lace".
PRINCESS: "Sensations Of 1945" — "Talk About Jacqueline".
ST-DENIS: "L'Homme du Niger" — "Adémaï Aviateur".
ELECTRA: jusqu'à vend.: "Road To Morocco"
— "House Across The Bay"; sam. à mar.:
— "Cobra Woman" — "Swingtime Johnny"
— "Lone Star Trail".

SHERBROOKE

CINEMA DE PARIS: "Poil de Carotte" —
"Gangster malgré Lui".

QUEBEC

CANADIEN: "L'Homme de Nulle Part" —
"Vidocq".
CINEMA DE PARIS: "Tourbillon de Paris" —
"Grey contre X".
TROIS-RIVIERES
CINEMA DE PARIS: "L'Equipe" — "Mes
Tantes et Moi".
THEATRES ET CONCERTS
ARCADE: France-Film présente: "LE COEUR
DE PARIS", semaine du 24 novembre.
ST-DENIS: France-Film présente: "VIVIAN
DELLA CHIESA et THOMAS L.
THOMAS", vendredi, 24 novembre.
MONUMENT NATIONAL: L'Equipe présente:
"FANNY", les 7, 9, 10 et 13 décembre.

AVEC L'EQUIPE



OVILA LEGARE qui reprend, dans "FANNY", le rôle de César qu'il a tenu avec de succès dans "Marius".

Le Vrai Chez-Soi

Hôtel St-Regis

392, RUE SHERBOURNE

RA. 4135 TORONTO

FRANCE-FILM présente
VENDREDI, 24 NOV.
ST-DENIS

Les deux voix
d'or de la radio

VIVIAN DELLA CHIESA

soprano lyrique

THOMAS L. THOMAS

baryton

en récital conjoint

Billets \$1.00, \$1.50, \$2.00

plus taxes. En vente au

St-Denis, Ed. Archambault et C. W. Lindsay.

Impresario: Canadian

Concerts & Artists.

FILLE ZIEGFELD
STEWART
GARLAND
LAMARR
TURNER
VISION FRANÇAISE
Maintenement
ORPHEUM

Sensations of 1945
POWELL
HERMAN
CALLOWAY
TALK ABOUT JACQUELINE
PRINCESS

GARY GRANT
FRANK CAPRA'S
ARSENIC-OLD LACE
RAYMOND JACK
MASSEY CARSON LORRE
Directed by FRANK CAPRA
PRINCEPALE LANE - EDUARD HORTON - JAMES DE LOAN
Now Showing PALACE

Second Week!
COURTNEY COOPER
JONES
JOSEPH COTTEN
SHIRLEY TEMPLE
MONKEY WOOLLEY
AND BARRYMORE
ROBERT WALKER
DAVID O. SELZNICK
"Since You Went Away"
LOEWS

OUR HEARTS WERE YOUNG AND GAY
Russell
Sylvia
TAKE IT BIG
Now Showing CAPITOL

L'O.J.C. INSTRUMENT DE BOYCOTTAGE

Comment nos cagouards s'y prennent pour placer leurs créatures dans les divers postes d'observation et d'espionnage et comment ils peuvent boycotter les anti-nationaux.

J'ai sous les yeux deux circulaires imprimées de l'Ordre de Jacques Cartier. L'une d'elles s'occupe de la compétence des membres de chaque membre des influences dont il dispose pour exercer certaines pressions ou placer des amis. La deuxième circulaire fait le relevé de la compétence des membres afin de recommander ceux-ci aux "positions stratégiques".

Nous avons déjà écrit, ici même, que nos cagouards, sans être très nombreux, sans compter des adhérents de grande importance, peuvent tout de même gangréner nombre d'organisations et de services publics par des pétitions collectives. J'apporte aujourd'hui la preuve éclatante de ce fait.

Maintenant citons des passages de la première circulaire, qui se termine par un questionnaire intéressant :

Sujet: POSITIONS STRATÉGIQUES.

Chers confrères, L'union et la fraternité sont à la base même de notre O. Sans ces deux qualités, nous ne pourrions atteindre l'idéal rêvé, et pour avoir toute nécessité pour vos chefs de connaître les forces de tous les membres, pour que chacun puisse compter pour UN.

Vous réalisez sans doute que notre vie économique, sociale et religieuse est en grande partie contrôlée par ceux qui détiennent, dans les divers domaines, les postes de commandement.

Afin d'utiliser au besoin l'influence des titulaires de ces postes importants, nous avons besoin de votre concours. Parmi les personnes qui occupent des postes stratégiques, il y a sans doute de vos parents ou de vos amis intimes à qui vous pourriez vous adresser sur demande pour obtenir soit un renseignement, soit l'appui de leur influence en faveur de certaines causes, ou pour assurer la réalisation de certains projets.

Vous êtes donc prié :

- 1) de remplir la page 2 concernant les enseignements personnels;
- 2) de fournir la liste de personnes influentes que vous connaissez et que vous êtes en mesure d'approcher avec tact et discrétion;
- 3) De retourner la formule le plus tôt possible.

Ayez soin de ne donner que les noms des personnes avec lesquelles vous êtes en contact intime, soit à cause de vos relations familiales, sociales ou commerciales, afin que, si l'on vous demande une démarche vis-à-vis de ces personnes, vous soyez en mesure de remplir le plus efficacement possible la mission qui vous sera confiée.

Trois pages de questionnaire accompagnent cette entrée en matière. Deux de ces pages contiennent des demandes relatives aux noms, adresses, occupations des personnes influentes que peut approcher l'Objetiste dans la finance, l'industrie, le commerce, les utilités publiques, les écoles, les professions libérales, le domaine religieux, la magistrature et la politique. Rien n'y est oublié.

De la sorte, l'O.J.C., au cours des dernières années, a pu compiler un dossier considérable d'influences à utiliser pour sa cause. Il est bon que tous nos hommes publics soient mis au courant de ce procédé, afin qu'ils soient désormais sur leurs gardes. Pour arriver jusqu'à eux, l'O.J.C. prend des détours sinueux et longs, où il est difficile de suivre la trame des mystérieuses requêtes ou des complots ourdis dans l'ombre.

D'aucuns verront ici un simple organisme de placement et de patronage. C'est déjà fort mal. La maçonnerie agissait ainsi. Mais le plus grave danger de ces procédés, c'est de se transformer facilement en outils de boycottage, voire de chantage. Nous savons, à maints indices, que l'O. a influencé des nominations importantes et qu'il a en outre bloqué la route à des citoyens canadiens qui ne leur plaisaient pas. Qu'il s'agisse de la nomination d'un ministre, d'un haut fonctionnaire, ou d'une mission importante, on sait fort bien que le candidat le mieux qualifié sera en butte à des pratiques de "blackboulage" s'il n'est ni nationaliste, ni achéméniste, ni sectaire ni crétin, s'il n'aime pas la Boussole ni l'Osil, s'il manque la messe le dimanche et n'entend pas le dernier sermon.

Voilà où nous aurait conduits l'O.J.C. si nous ne nous étions révoltés à temps pour le dénoncer et le dégonfler.

Je parle au début d'une deuxième circulaire. Elle provient du Comité de placement des C.O.J.C. On y fait une recherche soignée des compétences parmi les membres. Le questionnaire ne diffère guère de ceux que distribuent les pouvoirs publics pour distribuer les places. L'Ordre se documente ainsi sur les qualifications de ses membres. L'idée serait excellente si elle servait uniquement aux fins premières du groupe d'Ottawa qui, dès les débuts de l'O., n'avait d'autre but que de rendre service à ses

concitoyens de langue française. Par malheur, l'O. a dégénéré en une officine de petites intrigues louches pour le placement des petits amis.

On peut donc affirmer que l'O.J.C., tel qu'il a été aiguillé en ces dernières années, est devenu un instrument politique, un nid de patronage et de boycottage, surtout une menace à la liberté de conscience et de pensée. Je veux dire qu'un ordre secret qui applique, dans l'ombre, l'affreuse doctrine du "crois ou meurs" finit toujours par terroriser les citoyens intelligents au point de les empêcher de penser et de parler.

Ceux-là ont donc rendu un service précieux à la "race" qui ont aidé à casser les reins à l'O.J.C.

Paul RIVERIN

Une vie émouvante

Notre ami Psichari

par Henri Maasli

Cette vie épiquement contée par un écrivain de qualité et publiée à Montréal par les Éditions Variétés raconte une destinée pathétique et belle, celle d'un chef. Cette vie, soudain rompue dans sa course rapide et dont la plénitude incomparable semble vouloir réparer la brièveté tragique, ce n'est point seulement la biographie d'un jeune homme qui chercha ses modèles parmi les héros et les saints c'est fraternellement soufferte, partagée, vécue, la passion de toute une jeunesse, accomplie dans le sang de la plus belle mort.

De sa génération, Ernest Psichari connut toutes les fièvres, tous les troubles, puis les espérances, le fier redressement, la mission il prit part de ce sombre tourment et de cette volonté grandiose: il voulait tout éprouver en son cœur. Mais ce cœur était si sérieux et si brûlé de la flamme qu'il jetait sa lumière sur les destinées de tous ses amis dont beaucoup sont aujourd'hui célèbres.

Tous leurs regards s'étaient tournés vers ce soldat de vingt-cinq ans qui disait: "Notre génération — celle de ceux qui ont commencé leur vie avec ce siècle — est importante. C'est en elle que sont venus tous espoirs, et nous le savons. C'est d'elle que dépend le salut de la France, donc celui du monde et de la civilisation".

Le temps a effacé l'effort des beaux balancements de l'intelligence. L'amour du pays, ce grand instinct fondamental, devait bientôt tout envahir, tout dominer, car la France allait désormais avoir besoin d'héroïsme pour vivre.

DÉFAITISTES de la FOI

Dans un sermon prononcé du haut d'une chaire montréalaise, un brave curé s'écriait: "Il n'est pas nécessaire de savoir l'anglais pour sauver son âme. C'est le petit catéchisme qui importe." D'accord, monsieur, mais nous persistons à croire que l'anglais n'est pas non plus un instrument de perdition et qu'il faut, en tout cas, l'apprendre pour ne pas crever de faim collectivement et individuellement.

Pourtant, il est de bonnes âmes qui prêchent encore cet axiome: "La langue gardienne de notre foi". Nous lisons, par exemple, dans l'Action Paroissiale de Saint-Louis-de-France, édition de novembre 1944, cet article significatif: "Notre langue protège-t-elle notre foi? ... Les chiffres qui concernent les Canadiens d'origine française et d'origine irlandaise répondront à notre question. Nous choisissons le groupe irlandais parce qu'il est dans les mêmes conditions que le nôtre, sauf justement pour la langue. Il est en grande partie de descendance catholique et l'on ne pourrait pas dire la même chose des Anglais ou Écossais du Canada."

"Voici les chiffres qui vont nous permettre de juger si notre langue protège notre religion: Canadiens d'origine française:

Total	2,927,990
Catholiques	2,849,096
Non-catholiques	78,994
Canadiens d'origine irlandaise:	
Total	1,230,808
Catholiques	384,748
Non-catholiques	846,060
Proportion de catho. n-catho.	
Origine française	97.3%
Origine irlandaise	31.2%

"L'opposition entre les deux groupes est très marquée. Tous les Canadiens français sont restés catholiques, sauf moins de 3%; plus des deux tiers des Irlandais sont aujourd'hui non-catholiques."

"Les Irlandais qui sont venus au pays étaient pour les quatre cinquièmes des catholiques et ils trouvaient, en arrivant au pays, une organisation paroissiale prête à les recevoir et un clergé bien à eux. Les compatriotes qui sont restés en Irlande ont conservé merveilleusement leur foi, souvent au prix de grands sacrifices."

"Qu'est-il arrivé? Sans vouloir blesser qui que ce soit, écrit le chanoine Labrecque, de Québec, énonçons la vérité vraie: chez nous, langue catholique; chez eux, langue protestante; entre eux et les anglo-protestants, communauté d'idiome; entre les anglo-protestants et nous, diversité."

"Les faits sont là. Les catholiques au pays qui en viennent à ne parler que l'anglais perdent beaucoup plus facilement leur foi. L'écart entre 68% et 3% est à peu près juste. Si d'un côté les Irlandais arrivés

Psichari a connu la gloire. Il l'a connue en mourant, aux premières heures de la guerre de 1914. Mais, lui parti, il restait des témoins de ses années vertigineuses. Henri Maasli est l'un d'eux. Il révèle dans ce livre la vie et les enthousiasmes de l'homme, il dit bien aussi quels enseignements l'on peut puiser à pareille source.

Voici un livre où chacun sera subjugué, ébloui et qu'on lit le cœur battant.

Un volume de 224 pages publié par les Éditions Variétés. Prix: \$1.25 par la poste, \$1.35. En vente dans toutes les bonnes librairies et aux Éditions Variétés, 1410, rue Stanley, Montréal, Canada.

protestants doivent faire baisser le premier pourcentage, les Canadiens qui ont abandonné leur langue et les Français non-catholiques entrés au pays diminuent aussi le second, et davantage.

"Il n'est pas autrement aux États-Unis où des millions d'Irlandais ont oublié leur foi catholique et où les Français ont toujours conservé leur religion lorsqu'ils ont gardé leur langue, mais où ils ont très souvent cessé toute pratique religieuse lorsqu'ils ne parlaient plus qu'anglais."

Cet article appelle un commentaire. Disons d'abord que les statistiques sont traitées, ici, de façon trop superficielle pour devenir concluantes. Mais même si nous les admettons tels qu'elles se présentent dans le texte cité plus haut, nous protestons contre l'affirmation qui veut qu'il y ait des langues catholiques et des langues protestantes.

Si le français est catholique, nous nous demandons pourquoi la France, qui est le foyer de cette langue, compte des millions de Français ou bien qui ne pratiquent pas ou qui ne sont plus catholiques. Par contre, si l'anglais est nécessairement protestant, nous nous expliquons mal pourquoi le catholicisme a fait des progrès si considérables aux États-Unis en ces dernières années.

Il est probablement vrai que, chez nombre de catholiques qui parlent l'anglais, la foi s'en est allée. Faut-il en accuser la langue? Il faut plutôt en accuser les pasteurs, qui n'ont pas su inculquer à leurs ouailles une foi robuste, une foi qui résiste aux contacts avec les autres groupes religieux. Que vaudrait la religion d'un individu qui la perdrait aux premiers chocs avec les cultes voisins? Bien peu, croyez-le.

Il est infiniment regrettable que des hommes qui ont charge d'âmes deviennent défaitistes au point d'abandonner la mission universelle et conquérante de leur église. Il ne faut jamais perdre de vue ces paroles du Christ: "Allez et enseignez toutes les nations."

Sur fond, la fameuse formule: "La langue gardienne de la foi" a une portée plutôt nationaliste et cléricale qu'une portée religieuse. Elle fait partie d'une campagne à la fois isolationniste et paroissiale. Les uns veulent à tout prix une "race" pure; les autres tremblent pour des privilèges abusifs. Ni les uns ni les autres ne songent à consolider la patrie canadienne ou à fortifier les liens d'amitié et de solidarité entre les hommes de bonne volonté de toute foi et de toute origine.

J.-CH. H.

Brévités bibliographiques

Comparative Literature Studies. Cahiers de Littérature comparée (3, Chalmers Crescent, Highgate, Londres N.6). — Cette savante revue fait toujours preuve de la forte volonté des courageux universitaires britanniques qui tiennent bon, malgré leurs graves préoccupations actuelles, de lutter pour le respect et le maintien des valeurs spirituelles en Grande-Bretagne. Le double numéro, qui vient de nous parvenir, débute par un essai posthume "Sur le Grot du Théâtre", du grand écrivain français, Paul Hazard, grand ami de la Grande-Bretagne et des États-Unis, membre de l'Académie Française, professeur au Collège de France depuis 1926 et co-directeur, avec M. Fernand Baldensperger, de la Revue de Littérature comparée, qui est mort récemment à Paris. Parmi les autres articles qui composent ce numéro, signalons "Les Attitudes spirituelles chez Spencer, Milton, Blake et Hugo" (suite), de Denis Saurat, "Les Romains anglais en Suisse au XVIIIe Siècle", de Claire-Elisabeth Engel, "L'Enfant dans le Théâtre de Maurice Maeterlinck", de Juliette Deceure et "Les Sources de Soumet", de Maximilien Rudwin.

Encore (Hoboken, N.J.). — Cette anthologie mensuelle des œuvres les plus représentatives de la littérature universelle, continue à paraître. Le numéro de novembre, rédigé par Albert Jay Nock, ancien directeur de l'hebdomadaire new-yorkais The Freeman, contient, entre autres, un extrait de Balzac intitulé "Le Journalisme français d'il y a cent ans" et une chanson française extraite des Mémoires (1823) de François-Eugène Vidocq, accompagnée d'une traduction anglaise. Il ne faut pas oublier le morceau intitulé "Opinions de Goethe sur la Littérature française" reproduit des Conversations avec Eckermann.

La République Française (New-York) poursuit la tâche à laquelle elle s'est consacrée, la reconstruction de la République en France par des discussions et des recherches. Le principal article du numéro d'octobre est "Hommes Nouveaux" de la plume du fondateur-directeur, M. Boris Mirkine-Guetzévitch, ancien professeur à l'Institut des Hautes Études Internationales de l'Université de Paris et actuellement vice-président de l'École Libre des Hautes Études, de New-York, dont la modestie ne parvient pas à voiler l'inlassable et fructueux labeur.

View (1 East 53rd Street, New-York 22, N.Y.). — Revue trimestrielle d'expression et d'étude des arts et des lettres, dirigée par Charles-Henri Ford, est une publication d'une haute tenue et d'une forme élégante. Elle est de la plus belle toilette extérieure et d'une impression merveilleusement claire sur papier de luxe. Son sommaire offre un texte et gravure d'accord fort bien et abondamment fourni. Parmi les peintres représentés dans le numéro d'octobre relevons Fernand Léger, le peintre français peut-être le plus célèbre qui se trouve actuellement aux États-Unis, Gertrude Cato, Audrey Bruller, René Margritte, Christo, Pavel Tchelitchev et Florine Stettheimer. Parmi les essais notons surtout l'appréciation de l'art de Fernand Léger par James Johnson Sweeney. À partir du numéro prochain, cette belle revue inaugurera une chronique littéraire pour guider ses lecteurs avides de lire les publications nouvelles sur les arts et les lettres.

La Voix de Paris (Montevideo, Uruguay), journal parlé, se fait toujours entendre dans l'Amérique du Sud. Son directeur, M. Léon Poldès, vient de se voir décerner la haute dignité de Commandeur de l'Ordre du Mérite par le Gouvernement du Chili, en hommage à l'œuvre réalisée tant en Europe au "Club du Faubourg" qu'en Uruguay La Voix de Paris. Nos sincères félicitations à l'actif animateur de tant de manifestations artistiques et littéraires.

Maximilien RUDWIN

Saveur Délicieuse THÉ ET CAFÉ "SALADA"

LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITILLI

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15

HORIZONTALEMENT
1.—Partie du monde découverte par Christophe Colomb en 1492 — Confédération des colonies anglaises au nord des États-Unis.
2.—Capitollacée à bois rempli de moelle — Qui n'est qu'un lole.
3.—Comités — Science qui traite des nerfs.
4.—Article espagnol — Gargon boulangier ou pâtissier — Suspension momentanée d'une action.
5.—Dans l'Eglise grecque, image peinte de la vierge — Oter du pain — Symbole de l'éclair.
6.—Passe la herse sur un sol — Sac ouvert par le milieu — Conjecture.
7.—Nom poétique de l'arc-en-ciel — Fleuve côtier de France — Paysage considéré au point de vue de ses qualités pittoresques.
8.—Note de la gamme — Lettre russe.
9.—Lévy tenu droit — Militaire — Compositeur russe, né à Vilna — Disposé.
10.—Gros oiseau palmipède — Enlevée — Assaisonnée avec du sel.
11.—Adj. numéral — Travailleur et la

avec le gupol — Reteignis une étoffe.
12.—Chevelure, trophée de guerre des Teutons — Douce — de ve — Pron. personnel (de par) — musc. ang.
13.—Force du chêne — Partie du monde — "Beau".
14.—Vieille — Qui ose — Femme du canard.
15.—Bande net — Lieux nouvellement essartés.
VERTICALEMENT
1.—Partie du monde — Partie de l'Inde.
2.—Scrofulariacée dont la fleur rappelle le mûle d'un veau — Action de rincer.
3.—Légumineuse — Presqu'île au sud de la Russie — Syn. de "fa-nouli".
4.—Île de l'Atlantique — Double de l'Afrique Occidentale Française — Symbole du glaucium — Conl. robuste.
5.—Ville de la Grèce (Epire) — Prit le repas dit "souper".
6.—Action de chercher — Rendu.
7.—Ancienne ville de Chaldée.
8.—Débit de boissons — Répandue ça

SOLUTION DU PROBLÈME No 323
Paru dans le JOUR, 13 novembre 1944

P	O	L	I	T	E	S	E	B	L	A	N	C
E	L	I	D	E	R	C	O	U	R	T	O	I
E	L	U	D	E	R	C	O	U	R	T	O	I
V	D	U	C	A	I	S	I	S	P	R	E	
O	B	E	I	S	A	N	T	E	S	T	A	R
Y	U	R	E	A	L	A	S	S	A	I	N	I
A	R	M	E	G	A	I	L	O	S	S	A	T
N	E	E	S	E	R	G	E	R	S	E	T	E
C	O	L	A	C	M	U	S	E	P	E	R	
E	C	O	N	O	M	I	E	P	R	I	S	E
U	N	I	T	E	S	O	R	A	L	S	E	
L	I	G	E	S	T	E	R	I	L	E	S	M
E	T	E	R	N	E	R	S	A	T	U	R	E
V	E	N	E	U	R	E	D	E	N	C	O	R
A	S	E	S	E	S	A	R	T	A	I	S	E

GAGNANTE DE LA SEMAINE DERNIÈRE — Mlle Bernadette Marceau, 42 St-Antoine, Thetford Mines, P.Q.

UN EXEMPLE QUE NOUS DONNE LA NATURE

L'ÉCUREUIL VOLANT-PLANEUR NATUREL

L'ÉCUREUIL VOLANT DIFFÈRE DES AUTRES ÉCUREUILS DE L'AMÉRI-

QUE DU NORD EN CE QU'IL A UN REPLI DE PEAU DE CHAQUE

CÔTÉ DU CORPS, DE LA PATTE AVANT À LA PATTE ARRIÈRE.

EN ÉTENDANT CETTE MEMBRANE, L'ÉCUREUIL

PEUT PLANER RAPIDEMENT JUSQU'À

240 PIEDS SUR UN PLAN INCLINÉ.



IL N'EST PAS
TELEMENT "EN L'AIR"

L'ÉCUREUIL VOLANT EMMAGASINE DES NOIX

DANS DES TROUS FAITS DANS DES ARBRES ET
DANS LESQUELS IL HABITE... MAIS IL PLACE LES CHAM-
PIGNONS DANS LA FOURCHE FORMÉE PAR LES
BRANCHES, AU SEC ET OÙ ILS NE MOISIRONT PAS.

LA NATURE ENSEIGNE INSTINCTIVEMENT À
L'ÉCUREUIL À SE PROTÉGER. AU LIEU DE DOUVER
L'HOMME DE L'INSTINCT, LA NATURE LUI A DONNÉ
L'INTELLIGENCE QUI LUI PERMET D'APPRENDRE.
NOUS POUVONS TOUS TIRER UNE LEÇON DU
PETIT ÉCUREUIL VOLANT EN PENSANT AU
LENDEMAIN. IL NE SUFFIT PAS D'ACHETER
DES OBLIGATIONS DE LA VICTOIRE —
NOUS DEVONS CONSERVER NOS ÉPARGNES
POUR PLUS TARD.

PUBLIÉE DANS LE BUT D'AIDER L'EFFORT DE GUERRE DU CANADA

LA BRASSERIE Frontenac LIMITÉE